

# Le théâtre populaire en Valais

---

Par  
**J. BERTRAND**  
Chexbres

---

Extrait des Archives suisses  
des Traditions populaires T. XXXI/XXXII (1931)

---



Imprimerie G. Krebs, Fischmarkt 1, Bâle

# Table des Matières

## Le Théâtre populaire en Valais.

I. Bibliographie et sources . . . . .	1
II. Débuts de notre théâtre populaire . . . . .	4
III. Répertoire antérieur au XIX <sup>e</sup> siècle. . . . .	6
IV. Caractéristiques de l'ancien théâtre valaisan. . . . .	21
V. Le théâtre valaisan contemporain. . . . .	28
1. Répertoire national . . . . .	29
2. Répertoire religieux et moral . . . . .	35
3. Répertoire classique . . . . .	38
4. Répertoire local et comique . . . . .	41
A. Le carnaval dans le Bas-Valais. . . . .	41
B. Le „Wilde Mann“ dans le Haut-Valais . . . . .	42
VI. Sociétés théâtrales-Statuts . . . . .	46
VII. Dramaturges valaisans . . . . .	48
VIII. Conclusion . . . . .	51
Annexes . . . . .	53



6730

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010018038

PA 2027



## Le Théâtre populaire en Valais

par J. BERTRAND, Chexbres.

*Par théâtre populaire il ne faut pas entendre celui que fréquentent un très grand nombre de visiteurs et dont les prix d'entrée sont assez réduits pour le rendre accessible à la foule. Le théâtre populaire est celui qui, né de façon spontanée dans les milieux populaires, possède un répertoire d'origine et d'inspiration populaires et dont les acteurs sont, non point des professionnels sortis des écoles spéciales, mais des gens du peuple. On peut étendre l'étude qu'on en fera aux marionnettes, pantomimes, processions et fêtes publiques dans lesquelles s'exprime sous une formule dramatique, l'originalité d'une nation, d'une race, ou d'une région.*

*(Extrait des instructions en vue du Congrès des Arts populaires de Prague, 1928.)*

## Le Théâtre populaire en Valais.

### I. Bibliographie.

Pour n'avoir pas été l'objet de dissertations aussi nombreuses et volumineuses que nos bisses, plus intarissables, semble-t-il, en littérature que dans la nature, l'étude de notre théâtre n'en a pas moins inspiré quelques auteurs que je crois utile de mentionner, ne serait-ce que pour éviter des redites et des détails déjà connus.

Inclinons-nous d'abord devant GASPARD BÉRODY (1580—1640) de St-Maurice qui enregistra soigneusement dans sa chronique les pièces jouées dans la région Martigny-St-Maurice-Monthey entre 1612 et 1641 et associons-lui dans notre hommage son érudit commentateur, le chanoine PIERRE BOURBAN<sup>1)</sup>.

Dans ses «Nouveaux Voyages en zig-zag» RODOLPHE TÖPFFER consacre une dizaine de pages au récit de la représentation de «Rosa de Tannenbourg», à Stalden le 5 septembre 1842; croquée sur le vif, cette description a une valeur documentaire considérable. Le hasard voulut qu'à cette même représentation assistât JAMES FRÖBEL, professeur à Edimbourg

<sup>1)</sup> Chronique de GASPARD BÉRODY et le Mystère de la légion thébéenne. Fribourg 1894.



PA 2027

qui exprime à son tour son agréable impression dans ses « Reisen in den Savoyer Alpen » (1845).

L'abbé PIERRE-JOSEPH KÄMPFEN (1827-1873), de Geschinen, non seulement poète, historien et dramaturge fécond<sup>1)</sup>, est encore l'auteur d'une substantielle étude sur le Théâtre en Valais, parue dans le périodique « Alpenrosen » (1866 et 1867), étude mise largement à contribution par l'auteur de ces lignes dans son « Essai sur le Valais intellectuel » (1910) et par une érudite berlinoise, actuellement établie à Aarau, MATHILDE EBERLE, dans sa notice: « Zur Kenntniss des Volkstheaters im Oberwallis »<sup>2)</sup>; la même avait choisi pour thèse de doctorat la légende de Bacqueville (1917), dont il existe une variante valaisanne qui avait déjà attiré l'attention de l'allemand PLÖNNIES en 1850.

Deux Haut-Valaisans se sont attelés à des recherches plus approfondies sur cet intéressant sujet. L'un, le chanoine JOSEPH BRINDLEN († 1918), d'abord professeur et préfet du collège de Brigue, puis curé de Gliss avait destiné aux « Blätter aus der Wallisergeschichte » un article sur le théâtre des Jésuites à Brigue, mais son manuscrit s'égarait. L'autre, le médecin-vétérinaire ANTOINE AMHERD, préfet du district de Brigue, avait dressé une statistique du théâtre haut-valaisan du XVIII<sup>e</sup> siècle en trois parties: les Jésuites, Garin Ritz, les Steffen, mais son manuscrit repose, en attendant une désirable impression, au musée historique de Brigue. L'essentiel en a été reproduit dans une thèse récente (1921) de JOSEPH EHRET sur le Théâtre des Pères Jésuites à Fribourg avec appendices sur leurs divers établissements en Suisse.

Il convient de mentionner aussi les chanoines P. BOURBAN († 1920), D. IMESCH, et l'abbé JÉRÔME ZIMMERMANN († 1926) qui, dans leurs monographies respectives des collèges de St-Maurice (1896), de Brigue (1912) et de Sion (1914), en résument l'activité scénique. Le catalogue de l'année scolaire 1912—1913 du collège de Brigue énumère les pièces qui y furent jouées de 1662 à 1912.

Dans son « Histoire de la littérature allemande en Suisse » (1891), JAKOB BÄCHTOLD formule à notre endroit cette réflexion: « Il est très regrettable que nous soyons si chétivement ren-

<sup>1)</sup> Etant encore élève de rhétorique au collège de Sion, il faisait jouer à Ernen un petit drame de sa composition: « La mort de Lucrèce ou la délivrance de Rome ». — <sup>2)</sup> Archives des Traditions populaires 1916.

seignés sur le théâtre populaire haut-valaisan, et qu'en particulier aucun texte n'en soit connu»; cette affirmation serait en partie infondée de nos jours. Les archives cantonales à Sion et surtout le musée historique du Haut-Valais à Brigue ont des collections fragmentaires soit de pièces théâtrales originales, soit surtout de programmes, là dès 1698, ici dès 1673; ces programmes sont d'autant plus précieux qu'ils donnent, outre la liste des acteurs, l'analyse détaillée scène après scène de la pièce ainsi que la moralité à en tirer; il existe de plus des manuscrits aux archives paroissiales de Reckingen, de St-Nicolas, d'Unterbäch, de Kippel, et à celles du Grand-St-Bernard (Mystère de saint Bernard par LIABEL); mes recherches personnelles aux archives bourgeoises de Martigny, St-Maurice et Monthey ont par contre été négatives.

Pour en venir à certaines régions, je rappellerai en deux mots que le *Jeu des Rois* à Savièse a été dépeint entr'autres par l'abbé KÄMPFEN déjà cité, par le peintre RAPHAËL RITZ<sup>1)</sup> et PAUL DE RIVAZ<sup>2)</sup>, puis par MARIO\*\*\* dont le « Génie des Alpes valaisannes » comprend sur les mystères et le théâtre en Valais un chapitre plus lyrique que critique. Longtemps ignorée et méconnue, la vallée de Lötschen a enfin, depuis deux décades surtout, conquis la faveur des folkloristes. Son théâtre a fait l'objet de mentions, plus ou moins étendues, de E. FELLENER<sup>3)</sup>, de VICTOR TISSOT<sup>4)</sup>, de STEBLER<sup>5)</sup>, de A. ANNELER<sup>6)</sup>, du prieur SIEGEN<sup>7)</sup>, de JEGERLEHNER<sup>8)</sup>, etc. Mieux encore, l'avocat EBENER, greffier du Tribunal cantonal à Sion, a présenté à la séance de la Société d'Histoire du Haut-Valais à Kippel, en 1927, un historique aussi captivant que complet du théâtre à Lötschen.

De semblables recherches, qui n'exigent après tout qu'un peu de flair, de persévérance et . . . de chance, pourraient être dirigées sur le théâtre de Rarogne, de Loèche, d'Unterbäch-Bürchen, de Brigue, des vallées de Conches et de Viège, et dans le Bas-Valais sur celui de Sion, de St-Maurice et de Monthey.

Disons-le une fois pour toutes: Un contraste frappant existe entre le caractère et le nombre des pièces jouées dans le Haut et dans le Bas-Valais. Il n'y a là rien de surprenant:

<sup>1)</sup> Notice sur Savièse. — <sup>2)</sup> Monographie de Savièse dans les Annales valaisannes. — <sup>3)</sup> Geologische Wanderungen. — <sup>4)</sup> La Suisse inconnue. — <sup>5)</sup> Am Lötschberg. — <sup>6)</sup> Lötschen. — <sup>7)</sup> Das Lötschenthal. — <sup>8)</sup> La Route du Lötschberg.

outre que celui-ci était sujet et qu'un oiseau ne chante volontiers qu'en liberté, son naturel plus apathique (je parle des siècles passés), plus frivole, plus superficiel se passionnait relativement peu pour ce genre de manifestations, d'autant plus qu'il était hors de la sphère d'action des Jésuites, les grands animateurs de l'art théâtral en Valais, et que sa population, plus mélangée, subissait, dans la plaine surtout, l'influence des voisinages vaudois et savoisien.

## II. Débuts de notre théâtre populaire.

L'abbé KÄMPFEN les fixe aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, alors qu'une véritable fièvre de savoir engagea des centaines de jeunes Valaisans à aller puiser dans les académies de Lausanne, Bâle, Zurich, et plus loin encore, dans les hautes écoles d'Allemagne, de France, d'Italie et d'Autriche<sup>1)</sup>, l'instruction que leur pays était incapable de leur fournir. Rentrés dans leurs foyers, ces jeunes bacheliers ou docteurs se seraient plus à faire bénéficier leurs compatriotes des divertissements qui les avaient charmés dans les capitales étrangères.

L'absence de documents authentiques n'autorise pas à le contredire formellement. Il est permis toutefois d'assigner, par déduction, une époque antérieure aux origines de notre théâtre populaire.

Ainsi en 1894, M. JOSTES, professeur à Fribourg, découvrait dans une crypte de l'église de Valère, à Sion, un fragment d'un mystère de la *Résurrection de Notre-Seigneur*, qui remonterait au XIII<sup>e</sup> siècle et sur lequel nous reviendrons.

C'est au XV<sup>e</sup> siècle que le comte LECOY DE LA MARCHE<sup>2)</sup>, son préfacier PETIT DE JULLEVILLE, et PHILIPPE GODET, dans son *Histoire littéraire de la Suisse romande* attribuent un mystère de *Bernard de Menthon*, publiée par la Société des anciens textes français et qui fut, selon toute vraisemblance, représenté sur les lieux même des exploits du saint archidiacre. Tout porte à croire que l'auteur était membre du clergé, et qu'il appartenait à l'hospice du St-Bernard, ainsi la revendication des reliques du saint :

<sup>1)</sup> La prétendue ignorance du peuple valaisan est démentie par le nombre et les succès des étudiants qu'il envoya à Fribourg en Brisgau, à Cologne, à Tübingen, à Heidelberg, à Vienne, à Innsbruck, à Chambéry, à Paris, à Orléans, à Montpellier, à Lyon, à Rome, à Turin, à Bologne, à Milan, etc. — <sup>2)</sup> Voir aussi du même auteur : *La Société au XIII<sup>e</sup> siècle*.

N'est-ce pas a tres tout grant faulte  
 De laisser personne tan haulte  
 Je dy son corps, en terre estrange?  
 Au jour de huy, chacun prent grant paine  
 D'avoir le meilleurs benefice,  
 Mays il na nulz qui soit propice  
 De pourchassié d'avoir le corps  
 De saint Bernard qui est dehors  
 Le país en la Lombardie  
 A Navarre ou fenist sa vie,  
 C'est grant vergoine et grant damage  
 Au país et a son ligniage  
 Et aux moines de son couvant ...

et les appels à la charité du public en faveur de l'hospice :

Sainct Bernard preu de bien nous fit  
 Pour luy devons bien fayre feste ...  
 Pour ce, devés bien, bonnes gens  
 Auctoriser et honnorer  
 Tel seigneur et aussy donner  
 Largement en celle mayson  
 Où le peuple az refection ...

« Enfin, plusieurs détails, plusieurs traits de mœurs, semés dans cette œuvre vraiment touchante et pathétique, la rattachent d'une façon directe à notre pays » (PHILIPPE GODET).

D'après MUGNIER<sup>1)</sup> il ne paraît pas que ce mystère ait été représenté en Savoie; par contre, ce qui confirme nos présomptions, le début du texte qui manquait à l'édition de M. DE LA MARCHE a été retrouvé à l'hospice du Grand-St-Bernard<sup>2)</sup>.

Les jeux consistaient primitivement en processions ou cortèges, où des discours étaient tenus et des cantiques chantés par les figurants; ils se tenaient en outre en partie dans la rue ou sur la place publique, en partie à l'intérieur des églises. Ces caractères se retrouvent dans le *Jeu des Rois* célébré encore au XIX<sup>e</sup> siècle, dans ceux de la *Passion* et de la *Résurrection*, qui ont survécu jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, et leur assignent une lointaine origine.

Dans une étude sur les *Moines de la Bazoche*, particulièrement à Chambéry, M. ANDRÉ PERRIN expose que les confréries de jeunesse de ce nom, très répandues dans l'ancien duché de Savoie — dont le Bas-Valais fit partie jusqu'en 1475 — se livraient dès la seconde partie du XIV<sup>e</sup> siècle à

<sup>1)</sup> Le Théâtre en Savoie (1887). — <sup>2)</sup> Communication de M. le chanoïne J. GROSS.



des représentations scéniques<sup>1)</sup> d'abord pour l'édification, puis pour l'amusement, voire pour le scandale du public<sup>2)</sup>. Or des sociétés de ce nom existèrent dans le Bas-Valais savoyard; celle de St-Maurice subsistait encore vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; j'en ai aussi découvert des traces à Sembrancher où François de Loës était en 1597 l'abbé laïc de ces joyeux compagnons.

Montaient-ils ici, comme en Savoie, sur les « chaffaulx » aux jours de fêtes patronales et de Carnaval? Sans en avoir de preuves certaines, on peut, par analogie, pencher pour l'affirmative. Mais venons-en à des précisions.

Le chroniqueur notaire SÉBASTIEN PERRIG, de Brigue (XVII<sup>e</sup> siècle) affirme qu'on vit pour la première fois en 1497 jouer des comédies et des tragédies en Valais. Mais l'infatigable fouilleur d'archives qu'est M. le chanoine IMESCH relate dans sa Monographie de Naters qu'en l'an 1431 il fut joué à Gliss un mystère auquel contribua toute la paroisse qui embrassait alors, outre Brigue, Gliss-Gamsen, tout le Brigerberg ainsi que Naters.

Il conviendrait donc d'avancer d'un siècle au moins la date indiquée par l'abbé KÄMPFEN, les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles coïncidant, eux, avec l'apogée de notre théâtre national.

### III. Répertoire antérieur au XIX<sup>e</sup> siècle.

Dès le XV<sup>e</sup> siècle, la poésie dramatique française se répartit en *mystères*, empruntés aux ancien et nouveau testaments, aux légendes pieuses et à la vie des saints, en *moralités* où interviennent les vices et les vertus personnifiées, et en *farces* et *solies*, plaisantes ou satiriques. A peu de différence près, ce sont les genres adoptés en Valais; si de par la faute de son isolement, ils s'y introduisent avec un ou deux siècles

<sup>1)</sup> « Dans notre ville, l'Abbaye de la Bazoche, comme ailleurs les sociétés de fous, etc., était un terrain neutre où chacun secouait l'étiquette impérieuse qui réglait alors la vie publique suivant les distinctions de rangs et de classes. Aux scènes de la Passion et aux mystères succédèrent des pièces plus légères, d'un caractère vif et bouffon, sous les noms de farces et de moralités, dans lesquelles, auteurs et acteurs tout à la fois, ils faisaient rire le bon populaire au moyen d'allégories et de mordantes satires exprimées avec cette liberté et cette crudité de langage si habituelles à nos aïeux ». (La Bazoche, les Abbayes de Jeunesse... en Savoie, 1865.) — <sup>2)</sup> En 1430, un édit d'Amédée VIII n'autorisait plus « que des jeux honnêtes et des représentations d'histoire sacrée et morale ».





Das Dreikönigenspiel in Sion. Nach einer Zeichnung von Walter R. R.



de retard, ils s'y maintiendront par contre intégralement aussi longtemps que l'ancien régime; ils lui survivront même et ignoreront tout de l'interdiction qui les frappe en France en 1548 déjà et dans certains cantons voisins lors de la Réformation.

Il serait superflu de rappeler que le théâtre chrétien est sorti de l'Eglise. Les premiers mystères ne sont que l'illustration des principaux articles ou de certaines cérémonies de la foi catholique ou la reproduction des épisodes les plus saillants de la Bible, de la vie de Jésus et des saints. Rien n'est plus exact, pour ce qui nous concerne, que le vers de Boileau évoquant nos aïeux :

«Jouant les saints, la Vierge et Dieu par piété.»

A tout seigneur, tout honneur. Je passerai tout d'abord en revue les mystères de la Nativité, de l'Epiphanie (les Rois), de la Passion, de la Résurrection, du Jugement dernier puis nous aborderons les drames bibliques et les légendes des saints.

#### *La Nativité.*

Une Nativité, composée par le Dr. GARIN RITZ fut jouée en Conches en 1790; y figuraient, à côté des personnages conventionnels qui entouraient la crèche de Bethléem, la Mort, le Jugement dernier, l'Enfer, le Paradis, etc.

J'ai découvert un lot de Vieux Noël's de la région St-Maurice-Monthey remontant au XVII<sup>e</sup> siècle et dont quelques-uns, s'adressant à un auditoire, ont vraisemblablement accompagné une représentation.

#### *L'Epiphanie et les Rois.*

«On a célébré dans l'Eglise, écrit le docteur CHRÉTIEN DES LOGES dans son rarissime « Voyage d'un convalescent dans le département du Simplon » (1813) les fêtes des Foux et des ânes, et en Valais on célèbre la fête des Rois. L'évêque, des chanoines, des sénateurs<sup>1)</sup>, étaient de cette congrégation à laquelle aucune bonne œuvre n'est attachée; son but est de noyer la raison dans un gala que le Roi donne. On y représente le Dauphin et une cour complète; à ces êtres imaginaires on prodiguait des honneurs . . . »

A quand remonte ce jeu des Rois? Au XV<sup>e</sup> siècle en tout cas, puisqu'en 1483, l'évêque Jodoc de Sillinen alors au

<sup>1)</sup> Membres du conseil bourgeoisial de la ville de Sion.

début de son orageux pontificat, invite à sa cour pour y célébrer l'Epiphanie, 260 notables d'Aigle, d'Ollon et de Bex.

La chronique de BÉRODY abonde en détails sur la fête des Rois à St-Maurice et aux environs. Elle y était marquée par l'élection d'un roi, à qui incombait le devoir de régaler les participants, par des cérémonies à l'église paroissiale, parade, cortège, banquet, honneurs militaires avec décharges de mousquets et de mortiers. Voici les couplets chantés en cette circonstance aux environs de 1650 :

*Chant des Rois.*

1.

Vous autres des contrées  
Venez pour écouter  
Une estrange mervellie  
Qui est des plus belle  
Le monarque des Cieux  
Il est né dans ce lieu.

2.

Vous verrez son Palais  
Qui est tout découvert  
Et dans une mesure  
Grand froit il endure  
Pour nous eschauffer tous  
De son Divin amour.

3.

Ce Roy qui dans les Cieux  
Paraît tout radieux,  
A ce jour dans l'estable  
Entre le Beuf et l'asne.  
Il paroît Triomphant  
De lorgoullieux tyran.

4.

Beaux Roys ne crenée point  
A luy baiser la main  
Cest celle qui ordonne  
De nos belles Coronnes  
Donnez lui nos presents  
A ce Divin Enfant.

5.

Caspard de St Mauris  
Paroltrat fort joli  
Après la grande grace  
Qu'il a eu de laffable.  
Pour or luy donnera  
Son sifflet et ebat.

6.

Melchior paroistrat  
En tres fort bel eclat  
Venant de Verosse  
Avec des gros hommes.  
Pour encens donnera  
Orge et moutons gras.

7.

Vous vous etonnerez  
Quant vous verre entrer  
Balthasard de grand mine  
De May (*Mex*) la fertile.  
Pour mirrhe offirait  
Des feves et seras.

8.

Après offert leurs dons  
A l'aymable Poupon  
Il prendront un autre route  
Sans revoir Herode  
Ils sen vont avec joye  
Tout droit à leur Palais.

9.

Très gracieusement  
Ils arretent leurs gens  
Et font prendre place  
Tous leurs braves a table  
Et crient à haute voix  
Vive le Roy qui boit.

10.

Vivat, vivat, vivat  
Crient levant le bras  
Le premier au compere  
Et puis a la commere  
Vous boirez s'il vous plaît  
A la santé du Roy.

## 11

Ainsi galliardement  
 Rient les assistans  
 En faisant memoire  
 Du Roy plein de gloire  
 Estans nouveau ne  
 Chantons Noé, Noé.

Le curé de Vouvry, JACQUES MURISIER en 1626, et celui de Salvan, GRAPILLARD en 1642 commémorent l'Epiphanie (6 janvier) par l'histoire des Trois Mages.

Un Antiphonaire de 1761 provenant de l'église de Notre-Dame-des-Champs (église paroissiale) de Martigny contient la formule du couronnement du Roi; elle débute par le chant du «Veni Creator» et l'oraison «Deus qui corda fidelium...» Puis c'est la bénédiction de la couronne, et l'aspersion d'eau bénite. Alors commence la fête profane, avec cortège et colation, terminés par une nouvelle bénédiction à l'église.

A Martigny encore, il y avait jusque vers 1860, parade militaire autour de l'église; de jeunes garçons costumés étaient censés représenter les Rois et assistaient à la grande messe, au sommet de la nef, couronne en tête et sceptre en mains; on en comptait jusqu'à une demi-douzaine qui rivalisaient à qui auraient le plus de rubans et les plus bariolés. Durant l'office, les familles qui avaient fourni un roi apportaient à l'offrande un pain qui était béni et distribué aux fidèles<sup>1)</sup>.

De temps immémorial, on célébrait à Savièse l'Epiphanie par un mystère qui par la suite se réduisit à une cavalcade, composée de deux groupes, la Sainte Famille, les Mages, les bergers d'une part, Hérode et ses sbires d'autre part. Et c'était les 5 et 6 janvier — le mystère se prolongeait deux jours! — après la scène de l'adoration de l'Enfant-Dieu par les Mages et les bergers, accompagnée de naïfs cantiques<sup>2)</sup>, la fuite éperdue en Egypte — c'est-à-dire de St-Germain, par Granois, jusqu'à la chapelle de Chandolin; le lendemain la Sainte-Famille, escortée des Rois et des bergers, allait de St-Germain par Rouma jusqu'à Ormonna, où se célébrait la fête patronale locale. Ce fut la finale, parfois trop profane, de ce mystère qui en provoqua la suppression une première fois en 1860, puis de nouveau en 1891. Il est question de la rétablir.

<sup>1)</sup> Communication de M. PHILIPPE FARQUET. — <sup>2)</sup> Reproduits dans les Cahiers de Folklore valaisan (juin 1930) par M. BASILE LUYET.

Les membres des deux familles qui incarnaient les principaux rôles continuent à porter le sobriquet de : *ceux d'Hérode*, et *ceux du Roi*. Le nom de famille Rey, si répandu au Val d'Illiez, à Sion et dans la région de Lens ne serait de même qu'une réminiscence, consacrée officiellement, du « règne » éphémère de certains de leurs ancêtres.

Une coutume d'un genre différent s'est maintenue à Loèche : les patriciens du bourg, en riches habits de gala et l'épée au côté se rendaient récemment encore en cortège à l'église entre une double haie de villageois accourus des environs. Le Roi, désigné à tour de rôle, marchait en tête, arborant les attributs de la souveraineté et donnant le bras à la reine de son choix. Après la bénédiction religieuse, les participants revenaient au logis du héros du jour aux frais duquel un banquet, suivi d'un bal, était servi. Brigue eut jadis une festività analogue.

Lötschen est l'un des rares endroits où la tradition des Rois s'est maintenue<sup>1)</sup>. Le 5 janvier au soir, un cortège chantant des chants appropriés à la circonstance parcourt les ruelles de Kippel. Précédés d'un porteur d'étoile, les Mages défilent montés sur des chevaux de bois et escortés de satellites masqués ou agitant des clochettes de vache (Carnaval empiétant sur l'Épiphanie) et entre deux haltes dans les maisons où l'on réveillonne, ils répètent à perdre haleine le refrain :

König Kaspar und Melchior  
Und Balthasar wir heissen  
Vor aller Menschen Tor  
Zu singen wir uns befeissen  
Es ist ein König aller Menschen  
Herr Jesus Christ<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Le jeu même des Rois y fut pratiqué pendant des siècles. — <sup>2)</sup> Voici, d'après le manuscrit de M. EBENER, la description de la Fête des Rois, telle qu'elle se célèbre dans le Lötschenthal.

La veille déjà, les Rois défilent à cheval dans chacun des villages, suivis de leur escorte ; la monture est un cheval de bois, recouvert d'une housse noire ou blanche selon qu'il s'agit de Gaspard ou de Balthasar, et qui enserre les hanches du cavalier, dont les propres jambes servent de moyen de locomotion. Les Mages portent chacun un manteau à sa couleur, ainsi qu'un sabre et une couronne en papier doré. Leur poitrine est chamarrée de bimbeloterie. Ils sont accompagnés de bouffons, nommés *Goigglär*, dont les grosses plaisanteries contrastent avec le caractère de la fête.

Pendant que les Rois parcourent les ruelles au galop, les jeunes gens, entourant un porteur d'étoile, vont chanter des cantiques analogues à la circonstance sous les fenêtres du prieur à Kippel, sous celles du président dans les autres villages. (1<sup>er</sup> acte).

*La Passion.*

Si le Mystère de la Passion est celui dont il existe le plus grand nombre de compositions latines ou françaises, il a malheureusement laissé peu de traces en Valais, bien qu'il dût, selon toutes apparences, être fréquemment joué par les confréries de Pénitents, assez nombreuses à cette époque. Le 20 avril 1639, GASPARD BÉRODY faisait représenter dans le grenier de l'abbaye de St-Maurice quelques scènes de la Passion et de la Mort de Notre-Seigneur-Jésus-Christ.

Lorsqu'en 1734 les Jésuites furent appelés à Sion par l'évêque SUPERSAXO, il s'y pratiquait encore l'usage barbare de représenter grossièrement la Passion le Vendredi-Saint, comme on le faisait au siècle précédent en France et en Italie; le pénitent qui figurait le Christ était chargé d'une croix très lourde et maltraité à coups de fouet et de corde, pour le plus grand plaisir de la populace. Les Pères substituèrent à ce trivial spectacle une pièce plus sérieuse et décente, qui fut à son tour abolie par Mgr BLATTER en 1796 et renvoyée au dimanche de Quasimodo<sup>1)</sup>.

Antérieurement aux Jésuites, il devait se donner à Sion une représentation le lundi de Pâques (la Résurrection?), car en 1620 le Chapitre de la cathédrale remet au maître d'école deux écus «pour la comédie jouée le lundi de Pâques».

D'après MARIO<sup>\*\*\*2)</sup> le Mystère de la Passion se jouait en grande pompe sur la place de Vissoie (Annivier) et certains rôles étaient si recherchés que pour les obtenir, entr'autres ceux du Christ et de Pilate, il fallait payer le pot de vin. En 1820, ce jeu s'est donné à St-Luc (MARIO<sup>\*\*\*</sup> aurait-elle

---

Leur chevauchée terminée, Rois et «goigglär» rejoignent les choristes et se livrent à des voltiges de plus ou moins haute école. Tous ensemble vont rendre visite aux conseillers, châtelains (juges), et autres notables. Leur sérénade est rémunérée soit en nature (vin, eau-de-vie, cigares, gâteaux), soit en espèces (1 ou 2 fr.). (2<sup>e</sup> acte).

Le 3<sup>e</sup> acte se déroulait jadis dans les villages voisins où le cortège royal, mis en verve par les collations répétées, s'avisait parfois de se rendre. Malheureusement, sous la double influence de la boisson et des rivalités locales, la partie ne se terminait pas toujours pacifiquement.

Remarquons à ce propos que des joutes sanglantes et non prévues au programme marquaient ailleurs qu'à Löttschen la parade de l'Épiphanie; ainsi de graves bagarres se produisirent à St-Maurice entr'autres en 1642 et 1738.

— <sup>1)</sup> Note manuscrite du chanoine A.-J. DE RIVAZ. — <sup>2)</sup> Le Génie des Alpes valaisannes.



confondu?) avec des préludes depuis Adam; un arrière-petit-fils de celui qui figurait l'archange Gabriel porte encore le surnom de l'*Ange* en mémoire de l'événement<sup>1)</sup>.

*La Résurrection.*

Ce mystère dont un fragment fut découvert à Valère par le professeur FRANZ JOSTES en 1894 et étudié par JOSEPH BÉDIER dans la revue *Romania* (1895) a-t-il été représenté chez nous? Comme c'est le cas pour celui de saint Bernard, nous en sommes réduits à des conjectures; sa présence en Valais démontre à tout le moins que le genre n'y était pas indifférent et cette conclusion de M. BÉDIER a son prix: «On ne saurait se représenter ce mystère si modeste que composé, monté, joué dans quelque petite et pauvre ville.»

Le contexte laisse supposer entr'autres tableaux: la venue des saintes femmes au sépulcre, l'annonce du miracle par l'ange, l'apparition du Christ à Madeleine:

Je suis li pastor et li sire  
Qui por vos ai soffert martire.  
Esgardez mes mains et mes piez:  
Perciés furent por vos pechiez;  
Esgardez mon costé fendu:  
Por vos ai mon san espandu:  
Por vos ai corone portée  
Qui ma teste a sanglantée.  
De mon san vos ai racheté,  
De l'enferman prison gité.  
Tuit cil qui bantizié seront  
Et en me de bon cour creront  
Aront la flour de paradis  
Que je donne à mes amis . . .

Quand à la langue, elle permet d'attribuer l'œuvre au début du XIV<sup>e</sup> siècle: celle-ci serait donc une des premières connues sur la Résurrection.

*L'Eucharistie.*

Quoique introduite relativement tard dans la liturgie catholique, la Fête du Saint Sacrement ou Fête-Dieu, se célèbre partout en Valais avec un éclat exceptionnel. Jusqu'à quel point la procession, qui en est le clou, avec ses groupes de figurants: anges, saints, etc. et l'intervention des milices,

<sup>1)</sup> Communication de M. l'abbé ERASME ZUFFEREY.

et ses haltes devant les reposoirs évoque-t-elle les anciens mystères? Je ne puis le préciser; ç'en est à coup sûr un vestige, car la représentation de ce mystère a précédé la coutume de la procession.

Le dimanche 3 mai 1626, la paroisse de St-Maurice assistait à une *sacra et mystica historia*, soit l'institution du vénérable sacrement de l'Eucharistie.

En 1933, la paroisse de Lötschen organisera à l'occasion du quatrième centenaire de sa fondation, un *festspiel*, ou si ce mot est trop profane, une pieuse féerie: *Der Segenssonntag* (on appelle de ce nom-là à Lötschen le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu), mystère eucharistique en vers, sorti de la plume de son talentueux pasteur, le prieur SIEGEN. Ce «*Sakramentspiel*» en trois parties (Prolog, Vorspiel, Nachspiel) mettra en scène Jésus-Christ, les sept sacrements, les anges tutélaires de la vallée, les pères et mères de famille, les bergers, etc., des personnages religieux ou politiques ayant joué un rôle historique dans la vallée, des paysans, des pâtres, des soldats, des enfants, etc.

#### *Le Jugement dernier.*

C'est l'un de nos monuments dramatiques des plus anciens et des plus fréquemment cités<sup>1)</sup>. La cure de Kippel conserve le texte de l'un d'eux datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le motif était certes bien propre à frapper l'imagination populaire d'autant plus qu'à ce que rapporte la tradition orale, des incidents sensationnels en marquèrent ci ou là la représentation. Ainsi à Lötschen, l'artiste qui avait assumé le rôle du diable ne fit ni plus ni moins qu'un pacte avec lui pour mieux l'incarner et remporter un plus grand succès. Mal lui en prit, car au baisser du rideau, Satan vint en personne s'emparer de son satellite et l'entraîner avec lui dans les abîmes infernaux. Dès lors la pièce aurait été interdite<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Les différents auteurs ont dû s'inspirer du «Théâtre du Monde» de Calderon. — <sup>2)</sup> Je m'excuse auprès de mes lecteurs d'introduire la plaisanterie dans un sujet aussi grave, mais pendant que j'y suis je ne puis m'empêcher d'emprunter à F. G. STEBLER (Die Visperthaler Sonnenberge) l'amusant trait suivant: Pour avoir tenu le rôle du diable, un citoyen de Täsch avait conservé le sobriquet de «Tifel»; sa famille n'était dénommée que «s' Tifels» et ses enfants «die Tifelti». En été le «Tifel» était employé des hôtels SEILER à Zermatt. Etant une fois pris de vin et ayant négligé son travail, M. ALEXANDRE SEILER lui fit une remontrance, à laquelle le fautif répliqua imperturbablement: «Uf dieser Erde befahlet Ihr, aber im Jenseits befähle denn i!».

Peut-on pousser plus loin la conscience, l'incarnation d'un rôle?

A St-Nicolas (Viège) c'eût été pire encore. Au moment où le Juge éternel prononçait la suprême sentence, le groupe des démons et des damnés se livra à une telle clameur, à un tel tintamarre que l'ébranlement de l'air qui en résulta provoqua un détachement de pierres du flanc de la montagne voisine. Ce fut une panique générale. Il n'y eut pas de morts, mais de nombreux blessés et les propriétés furent gravement endommagées<sup>1)</sup>.

Malgré ces fâcheux précédents, le *Jugement dernier* en trois parties et un intermède, était donné à Mörel en 1761. Rarogne l'a ressuscité en 1930<sup>2)</sup>.

Le manuscrit du «*letzte Gericht*» conservé aux archives paroissiales de Kippel date du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur est inconnu, mais il est certainement valaisan (son langage et certains personnages qu'il met en scène trahissent son origine); de plus, il doit être un ecclésiastique car on sent qu'il a étudié la philosophie (il parle, par exemple, de Platon en connaisseur et se perd en longues divagations métaphysiques et théologiques), selon toute vraisemblance chez les Jésuites de Brigue. Les trois parties du mystère traitent successivement de l'orgueil, source de tous les vices et malheurs, et de ses manifestations, puis des tentations exercées sur les humains par les démons et ambassadeurs de l'Antéchrist, enfin du jugement dernier, encadrées d'un prologue et d'un épilogue.

Dans le fragment que j'ai eu l'avantage d'examiner apparaissent le jeune fat (der stolze Jüngling), la mort, un prêtre, Lucifer et ses suppôts: Belzébuth, Mercure, Grufax et Klefax, l'Antéchrist, la Vierge Marie, des anges, le Comte d'Irlande, des paysans, un capitaine, un lieutenant, un baneret, le roi d'Asie, le Comte d'Amérique, etc.

Le manuscrit conservé à Kippel n'est malheureusement qu'une copie d'une œuvre antérieure, copie destinée aux gens d'Ersch (Erschmatt, district de Loèche); le dernier feuillet porte cette curieuse inscription: «Dieses Buch haben bezahlt erstlich die Gemein (de) zwei Fischel Korn geben. Zweitens hat Joseph Bellwald ein Fischel Korn geben. Drittens hat Peter Brumat

<sup>1)</sup> Ruppen: *Statistique de St-Nicolas et Wallisersagen*. — <sup>2)</sup> A relever que le Juif errant (Ashaverus) tient dans chacun de ces mystères un des principaux rôles.

ein Viertel Korn geben. Viertens hat Valentin Felix Bruder ein Viertel Korn geben. Fünftens hat Hans Jocher ein Viertel Korn geben. Sechstens hat Peter Hugo von Ersch ein Viertel Korn geben. Das Übrige hab ich darzu getan bis in allem 5 Fischel Korn ist der Wert gewesen. Ich hab geschaffen und eingezogen. Ich Franz Xaveri Sewer von Ersch gebürtig. Zwar der Herr Meyer ein Teil geschrieben hat auch nichts dafür gehabt. Wir haben es gespielt an Ersch den 2 Tag Meien 1782. Der spilführer ist gewesen der Herr Junker Landvogt Werra von Brig.»

Erschmatt pouvait compter alors cent vingt habitants: ce paiement en nature (5 fichelins de grain) d'un texte, la mise sur pied d'environ 80 figurants, les frais de mise en scène et de confection de costumes, tout cela ne témoigne-t-il pas un zèle, un désintéressement, pour lesquels l'épithète admirable n'a rien d'excessif?

Voici l'épilogue du «Letzte Gericht» de Kippel.

Ehrwürdige geistliche Hochgelehrt und weis  
 Seyen zuerst benant mit allem fleis  
 Streng edel fest hochweise herren  
 Auch jeder genant nach seinen ehren  
 Auch jeder genant in sonderheit  
 Nach seiner (Ehre?) und würdigkeit  
 Zum end gotlob seyn wir gekommen  
 Zweifels ohn habt ihr vernomen  
 Dise tragedi so geschicht  
 Von dem jüngsten tag und dem gericht  
 Alhier gehert und geschen  
 Wie es am end der Welt wird geschehen  
 An des herren letzten Zukunft  
 Den ersten Begriff mit der Vernunft  
 Kein menschlicher verstand mag ausrechnen  
 Noch weniger ein Zung aussprechen  
 Wie erschrecklich der jüngste Tag  
 Zeigt uns an manche weissag  
 Dergleichen zeigt uns an petrus hel  
 Am dritten des andren Capitels  
 Des Herren tag wird kommen mit Macht  
 Eben wie ein Dieb bei der Nacht  
 Da himmel und Erden werden brinnen  
 Und alle Element darinnen

Werden schmelzen mit grossem Krachen  
 Darum sollten wir christen wachen  
 Und uns bewahren mit Reu und bus  
 Weil man alle erscheinen mus  
 Am jüngsten Tag an dem Gericht  
 Das wir vor seinem angesicht  
 Dan megen stehen mit frolockung  
 Weil sich nöchert unser erlösung  
 Damit wir ewiglich mit Gott  
 Der Welt dem Teufel söll zum spott  
 In seinem Reich dort mögen leben  
 Darzu uns Gott die gnad wollt geben  
 Durch Jesum Christum seinen Sohn  
 Welcher für uns genug hat gethan  
 Die ewig freidt auch ieberdas  
 So winsch ich allen Christen das  
 Das übrige habt ihr gehört.  
 Wo ihr aber habt verspürst  
 Einen so wir haben begangen,  
 So steht an euch unser verlangen  
 Ihr wollet uns dessen vergessen  
 Und uns im besen nicht zumessen  
 Sonder gnädiglich übergeben  
 Was aber uns hier beyneben  
 Antresten thut mit gröster Schuld  
 Sagen wir dank um die geduld  
 Ich verhoff sie werden mit frommen  
 Wider nacher Hause kommen  
 Dan uns nach disem wollte geben  
 Jesus Christus das ewig leben.

Amen.

*Episodes bibliques et Vies des Saints.*

Parmi les épisodes bibliques adaptés à la scène, relevons les *Noces de Cana* (St-Maurice 1613), le *Mauvais Riche* (Monthey 1628), l'*Enfant prodigue* (St-Maurice 1641), et dans le Haut-Valais, en nous référant à Kämpfen qui n'en précise ni le lieu, ni la date, *Joseph et ses frères* (très fréquent, joué pour la première fois au Collège de Brigue en 1676), le *Sacrifice d'Abraham* (probablement inspiré de l'œuvre de Théodore de Bèze, qui eut de nombreuses éditions), la *Chaste Suzanne*,

**MARIA**  
 Der An  
**FLORIMENO**  
 Einem Adelichen Jüngling Wolf  
 Probierte Schur, Unde  
 Schirm  
**SCHULT**  
 In Dem Loblichen Zehnde Bryg  
 Durch  
 Ein Öffentliches Schauspiel  
 Vorgekehlet.  
 Im Jahr 1698.  
 Den 19. Und 20. Tag Meyen  
 Zu Bryg in Wallis.  
 —————  
 Gedruckt In Sitten  
 Bey Petro Paulo Krzha Buchdrucker,  
 und Binder / Im Jahr Christi 1698.

Leben, Leiden und Tod  
 der heiligen  
 Jungfrau und Marterin  
**Christina**  
 ein  
 Schauspiel, vorgekehlet  
 Auf offenem Platz, zur Standhaftigkeit in  
 dem heiligen katholischen Glauben,  
 den dritten Tag April 1704 bey  
 günstigem Wetter.  
 Zu Movel in Wallis.  
 —————  
**ZU SEHEN**  
 Bey Anton Hrodat 1704

Zwei Programme von Walliser Volksschauspielen.





*Jephthé*, juge d'Israël, *David*, *Judith* et *Holopherne*, *Nabuchodonosor*, etc.

Ce sont pourtant les vies ou légendes des innombrables Saints du calendrier catholique qui furent de préférence mises à contribution. L'héroïsme des martyrs : quelle leçon, quel exemple plus propres à galvaniser l'orthodoxie du peuple valaisan mise en péril par le formidable mouvement de la Réforme ? et simultanément à retremper son dévouement à la cause du prince-évêque, elle aussi compromise par les aspirations démocratiques ? Pour prêcher la fidélité à la religion et à ses représentants, la chaire s'assura adroitement le concours de la scène, et le clergé indigène, quelque peu relâché, trouva des collaborateurs, voire des suppléants opportuns autant que précieux dans les capucins de Savoie dès 1628, et dans les Jésuites de Souabe à partir de 1650 à Brigue, et de 1734 à Sion ; 42 ecclésiastiques de Lucerne et des cantons primitifs furent mandés pour seconder nos desservants paroissiaux et l'abbaye de St-Maurice elle-même dut faire appel à des professeurs du dehors.

L'influence des disciples de Loyola sur le développement religieux et intellectuel et par ricochet sur celui du théâtre populaire fut immense. Son extension est en très grande partie leur œuvre et celle de leurs élèves ; mais s'il gagne au point de vue littéraire, il se laisse d'autre part envahir par la scolastique et la dialectique : il n'y a guère de différence dans le choix et l'esprit, dans le fonds et la forme entre les scènes des collèges de Brigue et de Sion — hors de mon sujet — et celles des places publiques ou des vergers de nos villages. On retrouve, parmi les programmes conservés, quantité de pièces jouées tout d'abord dans les établissements des Pères à Brigue, Porrentruy, Lucerne, Fribourg.

Mais il est temps d'aborder la nomenclature fatalement aride et fragmentaire — établie exclusivement, à défaut d'autres documents, d'après les programmes collectionnés au Musée historique du Haut-Valais à Brigue et aux archives cantonales à Sion — soit des bienheureux personnages, habitants du Paradis, soit des pieuses légendes, fictions ou allégories imaginées pour l'édification de nos aïeux, après avoir préalablement renvoyé à la chronique de Bérody<sup>1)</sup> pour les détails con-

<sup>1)</sup> Publiée *in extenso* par le chanoine BOURBAN, et *passim* par le *Conservateur suisse* T. 10 et par la *Gazette du Valais*.

cernant la *Glorification de Sainte Claire*, les mystères de *Saint Maurice* (1620) et de *Saint Sigismond* (1632) à St-Maurice, celui de *Saint Bernard de Menthon* (1640) par le Valdostain Liabel, prieur de Martigny, etc.<sup>1)</sup>

1698 à Brigue, *Floriménus*, ou protection du jeune patricien Floriménus par la Sainte Vierge.

1703 à Naters, *Sainte Catherine d'Alexandrie*, vierge et martyre.

1714 à St-Maurice, *La Corruption du monde et sa fin*, farce morale.

1717 à Brigue, *Maria de Lætitia*, ou la liberté obtenue grâce au concours de Notre-Dame.

1728 à Ernen, *Cornélius et ses neuf fils*.

1729 à Sion, *Mater admirabilis*, épisode des croisades.

1730 à Sion, *Miraculeuse puissance de Dieu*, récompense de l'amour filial.

1730, sans lieu, *Jean Garin*, pseudo ermite qui assassina la fille du prince de Montferrat, après l'avoir séduite. Il se repent de son crime et est condamné à ne plus regarder le ciel pendant 7 ans. (Une variante avait été jouée à Zoug en 1727).

1732 à Tourtemagne, *Griselidis*, touchante histoire d'une trop jolie bergère qu'un prince prend pour épouse et soumet à toutes sortes de vexations pour éprouver sa fidélité.

1734 à Fiesch, Le tyrannique égoïsme de *Philodenarius*, par Auguste Steffen.

1738 à Ried (Brigerberg), *Saint Georges*.

1740 à Reckingen, 1752 à Tourtemagne, 1755 à Sion, *Sacrum silencium*, ou saint Jean Népomucène victime du secret de la confession.

1741 à Gliss, *Saint Barthélémy*, apôtre de l'Arabie, de la Perse et des Indes.

<sup>1)</sup> A relever la coïncidence, négligée par M. BOURBAN, de cette abondante éclosion de drames et mystères dans le Bas-Valais avec celle qui se produisit à Annecy, dès 1619, grâce aux Pères Barnabites; or, c'est le zèle de saint François de Sales, évêque d'Annecy, et des capucins de Savoie qui préserva le Bas-Valais de la Réforme. L'annotateur de la chronique BÉRODY a oublié aussi de signaler le Mystère de Saint Maurice, de JEAN WAGNER, représenté en septembre 1581 à Soleure et qui présente pas mal d'analogie avec celui de BÉRODY. Simple hasard? Notons encore que le Père JOLLER, curé de Gondo, qui a publié dans les *Catholische Schweizerblätter* de 1889 une étude: *Einfluss der humanistischen Studien auf Oberwallis* où il passe en revue l'état des arts, sciences et lettres du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle ne fait aucune allusion au théâtre.

1742 à Sion, *Titus Condera*, triomphe du christianisme au Japon.

1747 à Loèche, *Louis XV*.

1748 à Bellwald (Conches), la vie merveilleuse de la princesse *Hirlanda*, triomphe de l'innocence (Wenn Gott wohl will, dem Niemand übel).

1748 à Mörel, *Saint Jean Baptiste*.

Entre 1730 et 1764, Jean-Pierre Imboden, curé de St-Nicolas, compose 6 tragédies, toutes jouées dans la vallée de Viège. A titre de remerciements, la jeunesse lui construit un presbytère.

1750 à Bellwald, *Sainte Catherine*.

1750 à Sion, *Antiochus et Stratonice*.

1750 à Brigerberg *Marie Stuart* (jouée auparavant à Zoug en 1728 et à Einsiedeln en 1736.)

1751 à Fiesch, Miraculeuse conversion du prince *Josaphat*.

1758 à Mörel, *Boetius* ou les méfaits de l'envie; cette pièce fait partie du cycle de Don Juan.

1770 à St-Maurice, le *Massacre des apôtres Pierre et Paul*.

1771 à Münster, les *Miracles de saint Antoine de Padoue*, par Dr. Georges-Garin Ritz<sup>1)</sup>.

1773 à Fiesch, *Javomir*, duc de Bohême ou Dieu n'abandonne pas les siens.

1775 à Fiesch, *Placide et Eustache martyrs*, par Augustin Steffen.

1780, sans lieu, *Louis*, victime de l'amour de Dieu.

1787 à Törbel, *Les martyrs Justine et Cyprien*.

1790 à Reckingen, *Saint Jean Baptiste*, par Garin Ritz; le manuscrit conservé à la maison communale fut acheté à l'auteur 112 batz, soit Fr. 16.80.

1790, ibidem, *La Nativité du Christ*, par le même.

Vers 1790, à St-Nicolas (Viège), *Les comtes Philibert et Rodolphe de Paqueville*, ou amour fraternel et fidélité conjugale, adaptation par Lucas Deschalen.

1791, sans lieu, *Saint Boniface*, martyr.

1792 à Sion, *Saint Bernard de Menthon* ou la victoire sur la chair et le monde.

1804 à Mörel, Vie et Martyre de *Christiana*, ou la constance dans la foi.

1805 à Törbel, *Maurice*, empereur romain.

<sup>1)</sup> Un *Saint Antoine de Padoue* joué à Zoug en 1723 provenait d'un RIEDMATTEN valaisan. (Zuger Neujahrsblatt 1892.)

Vers 1770, la société de St-Maurice s'attaquait à *Zadig* de Voltaire. Celui-ci avouait que cette tragédie, qui contraste avec le reste de son œuvre, n'avait été nulle part mieux accueillie qu'à Lausanne (vers 1755). Il n'y a rien d'étonnant que des échos du théâtre de Monrepos soient arrivés jusqu'à la cité aigaunoise. Une anecdote se greffe sur cette représentation; la sympathique Zaïre, en l'occurrence Mlle LOUISE DE QUARTÉRY, fille du dernier vidonde, trouva une compensation à son lamentable destin, et son baptême *in extremis* fut couronné, séance tenante, par une demande en mariage de la part d'un spectateur, touché de sa grâce et de son malheur, et qui n'était autre que M. DE CHAIGNON, résident français à Sion.

Ce dénouement imprévu me servirait de transition toute naturelle entre les genres grave et badin. Je ne ferai toutefois qu'effleurer ce dernier. D'après notre historiographe KÄMPFEN, à la tragédie succédait une comédie dont les héros étaient soit un couple conjugal en querelle, soit une diseuse de bonne aventure, soit un ivrogne ou un avare. Sa mission se conformait à l'antique précepte, et consistait à corriger les travers et les vices en les tournant en ridicule. Le clou de ces pièces était le fou, sur lequel je reviendrai tout à l'heure.

Pour donner une image un peu complète de notre activité scénique, je ne puis passer sous silence les pièces de circonstance, par exemple celle qui fut jouée à Sion en 1681 à l'occasion du renouvellement de l'alliance entre le Valais et les cantons catholiques: «*Sertum connubiale Helvetico-Vallesium ex auspiciis nominibus septem helvetiorum catholicorum Cantorum et septem desenorum Valesiæ inter se renovatum orthodoxæ fidei fœdus non sine ingenti applausu contextum*», celles célébrant le retour d'un gouverneur, une élection ou une visite épiscopale ou grand-baillivale<sup>1)</sup>, etc., non plus que nos premiers spécimens de théâtre allégorique, véritables pré-

<sup>1)</sup> Citons comme exemples: des *Salutationes ad prænobilem et clarissimum dæminum illustris deseni sirrensis judicem* (sans date) où interviennent Astrée, Bellone et Thalie, déesses de la justice, de la guerre et de la science, et une pièce de circonstance dédiée en 1747 par FÉLIX WYSS, le futur chanoine de Sion, à GASPARD STOCKALPER. Le Bas-Valais y est comparé à Proserpine que Thésée, c'est-à-dire le gouverneur de St-Maurice, GASPARD STOCKALPER, délivre des enfers. Il l'a aimée comme un père aime sa fille, et l'a «suavement» retenue sous le joug de la patrie en la protégeant contre les vices et contre Pluton.

curseurs de nos modernes festspiels, où le texte se marie et alterne avec des chœurs, de la musique, des évolutions chorégraphiques, des apparitions de personnages allégoriques, etc. Le mérite de cette initiative revient en premier lieu aux frères JEAN (1700-1777) et AUGUSTIN (1709-1796) STEFFEN, de Fiesch, l'un surtout peintre et musicien, l'autre poète. C'est ainsi qu'ils organisèrent à Lax, en 1749, une pièce: « *Contrafeth der edlen Jungfrauen Valesiana*, dreifache Kräften der guldenen Freyheit des edlen Stands Wallis », en trois tableaux figurant l'origine, le développement, l'apogée de l'indépendance valaisanne<sup>1)</sup>. Déjà à Gliss en 1728, puis à Naters en 1764, les démocrates haut-valaisans s'étaient délectés à la vue et à l'ouïe d'un spectacle à nombreuse figuration et à riche mise en scène: *Helvetia* — très probablement une adaptation de l'*Eydgno-sisches Contrafeth Helveticae*, de J.-CH. WEISSENBACH, joué à Zoug en 1672 — en trois actes au cours desquels des personnages bibliques, mythologiques, historiques ou champêtres exaltent ou déplorent les phases glorieuses ou malheureuses de l'histoire suisse.

En résumé, notre littérature dramatique, et spécialement celle du Haut-Valais, des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, montre, à qui l'examine d'un peu près, une fécondité remarquable et hors de proportion avec l'exiguité du territoire et la modestie des ressources économiques et intellectuelles.

Les déesses Melpomène et Thalie devaient être flattées d'y avoir des autels aussi nombreux, des sectateurs aussi fervents, ... grâce aux Jésuites.

#### IV. Caractéristiques de l'ancien théâtre valaisan.

De l'énumération qui précède se dégage clairement le caractère apologétique et moralisateur de notre ancien théâtre. Il n'est guère, pour employer l'expression de VIRGILE ROSSEL, que « la succursale de l'église », en d'autres termes que l'illustration *ad usum populi* du prône et de la leçon de bible ou de catéchisme. C'est si vrai que, malgré la rigueur des carêmes d'antan, des pièces étaient présentées au public en pleine semaine sainte, tel saint Bernard joué à Sion le jour de Vendredi-Saint 1792, ou jouées à la suite d'un vœu. Il n'y a en effet rien de moins profane que le spectacle de la

<sup>1)</sup> Un *Trophæa sacra Valesiae et Helveticae catholicae* avait été donné à Lucerne, au renouvellement d'alliance avec le Valais le 13 juin 1645.

vertu triomphant du vice, de l'Eglise chrétienne refoulant l'hérésie ou l'idolâtrie.

Pour atteindre son but, notre théâtre persiste à recourir en plein siècle du philosophisme et du rationalisme à l'emploi du merveilleux: son caractère dominant (pour autant qu'il y ait du caractère à reproduire des modèles), est sa ressemblance avec la tragédie antique et le mystère du Moyen-âge: nature du sujet, chœur, coryphée ou héraut, prologue et épilogue, épisodes ou journées au lieu d'actes, intervention des esprits, nombreuse figuration, etc.

Les représentants les plus typiques des royaumes céleste et infernal apparaissent sur les planches, sans artifice ni cérémonie (Deus *sine machina*), s'y meuvent à l'aise, discutent le plus familièrement du monde avec les habitants de notre planète. Non seulement les personnes de la Sainte Trinité, les neuf chœurs des anges, les saints et les élus d'une part, Lucifer, les démons, les réprouvés, les génies mythologiques d'autre part, mais aussi les notions abstraites comme les vertus et les vices revêtent une forme sensible; tel le mystère de la *Thébaïde sacrée*, joué à St-Maurice en 1620 qui oppose Dieu le père, le pape, les anges, le chef martyr à Maximilien et aux furies du Tartare; telle en 1714, au même endroit, la *Corruption du monde et sa fin*, où l'on voyait en chair et en os la mort, le monde, le libre arbitre; telle enfin, *Sainte Catherine*, à Naters en 1703, où le Christ, la Vierge, sainte Catherine, des bourreaux, des courtisans, des païens, affrontaient la luxure, la Providence, l'Eglise, Lucifer, et... toute la séquelle des hérétiques: Arius, Jean Huss, Luther, Zwingli et Calvin! Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les héros mis en scène seront de préférence empruntés aux premiers siècles de l'ère chrétienne ou à des pays lointains: Japon, Chine, Tunisie, Bulgarie, Abyssinie, car il fallait frapper l'imagination d'un auditoire rustique, et pour mieux tenir sa curiosité en éveil, le transporter dans un monde nouveau, hors et loin de la réalité quotidienne.

En 1784, Mgr. ZEN-RUFFINEN proscrivait l'emploi des ornements d'église dans un but profane, en particulier pour les représentations de tragédies et de comédies; or ces ornements étaient précisément réservés aux personnages surnaturels; les acteurs communs tiraient leurs costumes de la garde-robe familiale; les anges étaient vêtus de robes blanches, et les

démons affublés de maillots noirs, agrémentés, si l'on peut dire, de cornes de bouc et de queues de vache. Les fantaisies et les anachronismes ne choquaient personne: les Confédérés du XIII<sup>e</sup> siècle portent des pistolets à la ceinture...

Autre particularité: la présence du chœur et du héraut, qui selon le mode grec, exposaient et mettaient en relief les progrès de l'action et les phases de la lutte que se livraient les puissances infra- ou supraterrrestres jusqu'à obtention de la victoire par ces dernières. Les dramaturges de l'époque exagéraient la complaisance vis-à-vis du public et lui évitaient tout effort: quand un programme imprimé ne donnait pas le résumé, scène après scène, de la trame, c'était le héraut qui s'en chargeait dans le prologue; le dénouement intervenu, un autre héraut récitait un épilogue, consistant essentiellement en une moralité.

Voici, par exemple la finale de *Thébaïde sacrée*:

Au peuple Agaunois.

Escoutez si jamais de guerre linfortune  
 Pestilence, ou famine aspre et trop importune  
 Vous fut un chastiment par quelque diuin fleau  
 Enuoyé pour punir des pechéz le troupeau:  
 Implorez la faueur (Chrestiens) de saint Maurice  
 Et serés garanti de maint danger et vice:  
 Cest luy qui de vos fins et qui de vostre ville  
 Est patron asseuré pour vous mettre en azile.  
 Sans doulte encore aura (Agaunois) souvenance  
 De ceux la dont le lieu tesmoigne la souffrance.  
 Et si ne cessera par ses humbles requestes  
 Jusque tant que serés unis et tous célestes.  
 Or va donc peuple en paix, et vis en confiance  
 Dauoir en bien viuant, du péché pardonnance.

Après les émotions de la tragédie, après les frissons d'épouvante produits par de suggestifs démons, il fallait aux esprits une détente. On la trouvait dans l'intermède comique assumé par le *Fou*. Pendant de l'*Arlequin* italien, du *bouffon* français, du *Pickelhäring* allemand, le fou, baptisé dans le Haut-Valais du nom de *Spielnarr*, *Hofnarr*, *Witznarr*, *Teufelnarr*, déchaînait le rire par son accoutrement burlesque, ses balourdises, ses grimaces et ses saillies. Il était devenu peu à peu le satire officieux, relevant et ridiculisant de façon originale



et cocasse, parfois cruelle, en vers ou en prose, les mésaventures et les travers de ses contemporains. Toute latitude était laissée à ce censeur en haillons; ses joyeuses fonctions lui conféraient une certaine importance et une liberté quasi illimitée de parole et d'action; on le redoutait, on cherchait à captiver ses bonnes grâces car rien n'échappait à sa sagacité et à sa verve caustique.

Ces Juvenal auraient été plus nombreux qu'on ne le suppose. Il arrivait que plusieurs villages s'associaient pour en entretenir et rétribuer un. Mieux encore, la prude république des VII dixains en avait un à son gage tout comme les comtes de Gruyère ou les rois de France; dans le récès de la Diète du 16 décembre 1627 se trouve en effet ce passage: «la Diète fait présent d'un habit de drap gris à Etienne Kaufmann, le fou (der Narr) de l'Etat du Valais<sup>1)</sup>». Malheureusement pour n'avoir pas su se contenir dans de justes bornes, le fou disparut à son tour de la scène, quand il n'en fut pas précipité de force, comme le cas se présenta.

Il y aurait lieu de parler ici du *Wilde Mann*, du *Sauvage*, dont la hardiesse et l'impunité ne sont pas sans analogie avec celles du Fou. J'y reviendrai.

La figuration est généralement nombreuse: plus de 50 figurants au mystère de *Sainte Catherine* à Naters en 1703, près de 100 à celui de *Rose de Tannenbourg* à Stalden en 1842, 188 à celui de *Thébaïde sacrée* à St-Maurice en 1620. Il est rare, même dans les villages, que le nombre en soit inférieur à 50 ou 60. Si l'on tient compte que les rôles féminins étaient tenus par les hommes<sup>2)</sup> — puisque ce n'est qu'exceptionnellement et plutôt dans les villes, St-Maurice, Sion, Loèche, Brigue, que l'on daigne faire appel aux dames — et que la population était deux fois moins dense que de nos jours, on peut conclure que la plupart des adultes valides étaient mobilisés pour ces joutes pacifiques. La *montre* ou cortège des acteurs qui dans la règle précédait le spectacle, contribuait aussi à attirer le peuple des environs; ce devait être un événement pour lui, privé de plaisirs profanes, que

---

<sup>1)</sup> Cf. «On fera au Pattifol Jean Jordan une casacque aux couleurs de la ville». Registres des Conseils d'Yverdon. E. MOTTAZ dans *Revue historique, vaudoise*. — <sup>2)</sup> En 1906 encore, à une représentation de *Guillaume Tell* à Lens, le rôle de la femme de Tell était tenu par un homme... pourvu d'une voix de basse retentissante.

de voir défiler à travers les rues les différents groupes en pittoresques costumes; le *Mystère de saint Maurice* n'en comprenait pas moins de vingt: harpistes, hérauts, auteur, anges, évêques et prêtres, pape, Dieu le père, martyrs, empereurs, divinités païennes, furies infernales, etc., etc., au civil: des notaires, un abbé, des gymnasiens, des cordonniers, des tailleurs, des aubergistes, des vitriers, des marchands, des ecclésiastiques, des meuniers, des paysans, pêle-mêle, tous embrasés de la même ardeur; on le voit: école de bonne doctrine, le théâtre était en même temps une école de démocratie à une époque où sévissait la distinction des classes sociales. Aussi l'affluence des visiteurs était-elle à l'avenant. C'est par milliers qu'ils accouraient de près et de loin. Le cas se présentait de chefs de paroisses haut perchées fixant la messe dominicale à 4 h. ou 5 h. du matin pour permettre à leurs fidèles d'arriver à temps à l'endroit de la représentation.

Celle-ci commençait parfois à 8 h. du matin (*Geneviève de Brabant* à Grengiols en 1857), ou à 9 h. (*Rose de Tannenbourg* à Stalden en 1842), pour se prolonger jusqu'à 5 h. du soir!

Les représentations avaient lieu le plus souvent au printemps, en avril ou en mai, avant la montée à l'alpage, parfois en septembre, généralement sur la place publique ou dans un pré dont les versants disposés en amphithéâtre naturel aboutissaient à un replat, sur lequel se dressait la scène (*öffentliche Schaubühne*).

Mais les places de certains de nos villages n'ont qu'une superficie de quelques pieds carrés. Aux grands maux les grands remèdes: lors de la représentation de *Guillaume Tell* à Wiler, on n'hésita pas, pour gagner de l'espace, à démolir une étable et un «raccard», que l'on reconstruisit ensuite.

MARIO\*\*\* a laissé la description d'une de ces scènes en plein vent<sup>1)</sup>: «La salle du spectacle est en plan incliné et à ciel ouvert, fermé de trois côtés par une cloison de planches à hauteur d'homme. Plusieurs bancs frustes y sont disposés en amphithéâtre selon l'ordre des places. Derrière et comme pour servir de loges, une haute maison de bois dont toutes les fenêtres sont bondées de garçonnets et de fillettes. En face le théâtre, jolie estrade avec tous les accessoires nécessaires, la scène avec paravents et coulisses, une toile de fonds

<sup>1)</sup> MARIO\*\*\*, *Un vieux pays*, 1889, *Marie Stuart* à Feschel.

et un ciel en forme de tente . . . Des draperies de cotonnade et des couvertures de laine du pays, à grands carreaux, simulent les parois. Deux rampes, l'une à droite, l'autre à gauche, donnent passage aux artistes . . . Des guirlandes de verdure, des bannières et des oriflammes complètent l'ornementation ».

Et voici un autre croquis du prieur SIEGEN, qu'il sera intéressant de comparer avec le dessin de RITZ du même théâtre de Kippel, et celui de Girardet, d'après TÖPFFER<sup>1)</sup>, de la scène de Stalden. « Sur la terrasse rocheuse, la Sagenfluh, se trouve la maison de commune aux fenêtres innombrables. Le ravin voisin sert depuis longtemps de théâtre aux habitants du village. L'endroit est bien choisi : il est assez éloigné de la rivière pour que le bruit de l'eau ne trouble pas les représentations et il peut se fermer facilement. La scène, *die Brigin*, est dressée à nouveau pour chaque spectacle. Elle a la forme d'une maison du pays, close de trois côtés et surmontée d'un toit. Deux rangées de planches ferment l'entrée du vallon qui forme ainsi une charmante salle de spectacle à ciel ouvert. Autrefois on dressait des scènes semblables sur les places des villages ».

Au XVII<sup>e</sup> siècle, on utilisait aussi les églises, par exemple pour deux pièces composées par le Père capucin François, de Thonon, prédicateur à St-Maurice : la *Glorification de sainte Claire*, en mars 1631, et la *Dispute de l'âme et du corps*, en décembre 1630.

Brigue depuis 1660, Sion depuis 1762 et St-Maurice depuis 1820 possèdent des bâtiments appropriés en maçonnerie. La plupart des « *Theaterverein* » du Haut-Valais en ont construits au cours de ces dernières années ; de plus en plus nombreuses localités du Bas-Valais en sont également pourvues : Vouvry, St-Maurice, Monthey, Saxon, Chamoson, Ardon, Sierre, etc. Plusieurs ont même deux locaux : la politique militante du Valais a de ces exigences !

Aucune préoccupation mercantile : jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'accès aux représentations était gratuit ; chacun mettait dans un plateau qui circulait à travers les bancs l'obole qu'il jugeait bon. Mieux encore, les visiteurs du dehors (n'oublions pas que le spectacle durait de 6 à 8 heures) étaient restaurés de vin, de pain, de fromage, de viande séchée aux frais de

<sup>1)</sup> J. SIEGEN. Le Löttschenthal 1923. Une technique détaillée du théâtre de Löttschen a été décrite par le Dr. W. EBENER : Das Theater in Löttschen.



Le Théâtre de Kippel  
d'après un dessin inédit de R. Ritz.



leurs hôtes, à titre de réciprocité. Un programme du théâtre de Brigue de 1852, comportant un drame et une comédie chacun en 5 actes, indique comme finance d'entrée, oh! rien d'exorbitant: 1<sup>re</sup> place 50 cts., 2<sup>e</sup> classe 30 cts., 3<sup>e</sup> classe 15 cts.

Le désintéressement n'était pas la seule qualité manifestée. Nous réalisons difficilement quelle somme de patience et de persévérance était nécessaire à ces humbles curés, régents ou notaires de village, cumulant toutes les fonctions depuis celle d'auteur à celle de régisseur, pour apprendre, pour épeler leur rôle à des acteurs de fortune, petits artisans ou paysans illettrés, fatigués par le dur labeur quotidien et dispersés par les exigences des saisons, et pour créer l'homogénéité indispensable: le curé Bortis de Grengiols, âgé de 70 ans, trouva la mort en glissant dans le Rhône, le 22 mars 1884, alors qu'il rentrait chez lui, tard dans la nuit, d'une répétition de son *Thomas in den Bünden*, à Mörel.

Ce dévouement, poussé jusqu'au sacrifice, des directeurs n'était égalé que par le zèle des acteurs. Töpffer, Mario\*\*\*, Fellenberger, d'autres encore ne taisent pas leur émerveillement de la faculté d'assimilation qu'ils montraient dans les rôles les plus ingrats. Leur simplicité, leur sincérité, leur enthousiasme suppléaient à tous les artifices dont usent les professionnels<sup>1)</sup>.

Au fait, le secret du succès du vieux théâtre valaisan, ne faudrait-il pas le rechercher dans la communion de sentiments entre les auteurs, les interprètes et les spectateurs, et dans l'adaptation du sujet à la mentalité d'un peuple animé d'une foi naïve et d'un patriotisme farouche?

<sup>1)</sup> Je rappellerai ici trois anecdotes typiques. J. JEGERLEHNER dans la « Route du Lötschberg » (1913), raconte qu'un soir qu'il remontait la vallée, il rencontra trois jeunes paysannes la hotte au dos; le dimanche précédent, elles avaient tenu, l'ainée, le rôle d'impératrice, et les deux plus jeunes, celui de princesses.

A la représentation de *Joseph en Egypte*, à Wiler en 1878, quand Pharaon gravissait les degrés de son trône, il repoussait soigneusement du pied le tapis qui les recouvrait pour ne pas le salir!

Quand M. PIGNAT-CARRAUX dirigeait les répétitions de *Charles le Téméraire* à Vouvry, il avait l'habitude d'appeler les acteurs par le nom du personnage qu'ils représentaient. Un soir, il appela: « le chevalier de Falkenstein », — De service de nuit, lui fut-il répondu; le chevalier était en effet... ouvrier à l'usine de Roche.

Pour le duc de Lorraine, ce fut pis, le duc-paysan était de réquisition à domicile car... sa vache vélait cette nuit-là.

### V. *Le théâtre populaire valaisan contemporain.*

Entravé dans la période mouvementée qui va de 1798 à 1815 (une loi des Conseils helvétiques des 14 et 16 mai 1799 interdisait au reste de «donner à l'Helvétie des spectacles publics qui lui sont presque étrangers») notre théâtre se releva dès lors et prit un essor réjouissant,

Pour en avoir été brutalement privés, les patriotes valaisans appréciaient à nouveau les bienfaits de l'indépendance. La chute définitive de l'ancien régime, la conquête de l'égalité des droits constitutionnels par les dixains inférieurs, l'expulsion des Jésuites consécutive au Sonderbund eurent toutefois une répercussion considérable sur le théâtre. Son évolution est frappante. Il se dégage à vue d'œil de l'empreinte ecclésiastique et se nationalise, il atténue sa primitive austérité, il baisse son ton prêchant; son répertoire devient plus profane et cosmopolite. Il progressera d'autre part au point de vue artistique et littéraire, grâce à la diffusion de l'instruction primaire et des œuvres classiques.

Néanmoins, le contraste persistera entre le Bas-Valais moins grave, plus moderne, impatient après une longue sujétion de jeter sa gourme, et le Haut-Valais demeuré unanime dans son attachement aux vieilles coutumes et traditions.

Pour éviter la confusion qui proviendrait des divers genres dramatiques pratiqués, et la sécheresse qui résulterait d'une nomenclature par ordre chronologique ou régional, je crois opportun de recourir à une classification, élastique et artificielle sans doute, mais qui aura du moins à mon sens le mérite de projeter un peu de clarté sur mon sujet. Et laissant de côté, comme hors de mon programme, le théâtre scolastique, soit celui en honneur dans nos collèges et écoles, comme au sein de nos innombrables patronnages et sociétés politiques, musicales, sportives, etc., et le théâtre d'amateurs, classique ou non, presque toujours d'importation, destiné plutôt à une élite et usité surtout dans les villes et bourgs de la vallée du Rhône, je m'en tiendrai exclusivement à celui dit *populaire*, et répondant aux instructions données en vue du congrès de Prague en 1928; je le répartirai en quatre catégories selon que son répertoire est emprunté

1. à l'histoire ou aux légendes nationales,
2. à la bible ou à l'histoire ecclésiastique





Marie Stuart à Feschel, 1889



3. à la littérature classique,

4. à des épisodes comiques de la vie locale,

ou en d'autres termes selon que son caractère est patriotique, religieux, littéraire ou simplement divertissant. (Vaterländische-, Heiligen- und Heldenspiele, Klassische-, Fasnachts-spiele).

#### 1. Répertoire national.

C'est certainement le genre qui a suscité les œuvres les plus originales, les plus remarquables, et qui a remporté le plus de succès; M. EBENER, l'historiographe du théâtre de Löttschen prétend à bon droit qu'une pièce patriotique attire deux fois plus de monde qu'une pièce classique.

« Les pièces historiques qu'ils choisissent de préférence sont l'occasion pour les jeunes gens, de donner essor à la fougue de leur âge, aux aspirations de bravoure qui les travaillent. En s'identifiant, avec une bonne foi qui fait plaisir à voir, tantôt aux drames dont leurs ancêtres furent tour à tour les héros et les acteurs, tantôt à des œuvres différentes — créations semi fantaisistes, semi légendaires — héroïques chimères, drames glorieux ou farouches, où l'honneur est en jeu, et la générosité en honneur, où la vertu et le bon droit finissent toujours par avoir le dernier mot, ils ne voient dans l'art que son côté sérieux et ses applications pratiques »<sup>1)</sup>.

Parmi les sujets d'inspiration autochtone, la *Masse*, ce symbole des aspirations et des revendications populaires, tient de loin le premier rang. Auteurs — on perçoit enfin une floraison d'auteurs indigènes — acteurs, auditeurs ont dans les veines le même sang que les patriotes qui arrachèrent, bribe après bribe, aux sires de Rarogne ou de la Tour et même à leurs princes-évêques la souveraineté de leurs dixains et de leurs communes, qui défendirent, pouce après pouce, leur sol contre les envahisseurs bernois, savoyards ou français dix fois supérieurs en nombre; comment ne vibreraient-ils pas au spectacle renouvelé de leurs exploits guerriers, brillantes victoires ou honorables défaites?

C'est pourquoi la massue vengeresse apparaît dans les drames de l'abbé KÄMPFEN: *Thomas in der Bünden*, le héros d'Ulrichen; de l'abbé BORTIS: *Thomas in der Binn*, 1414, *Die*

<sup>1)</sup> MARIO \*\*\* *Marie Stuart*, à Feschel.

*Mazze im Wallis*; du P. P. AMHERDT: *Thomas in den Bünden*; de LÉON DE ROTEN: *Les derniers chevaliers de Goubing*; du recteur RAPHAËL ROTEN: *Antoine de la Tour*, dans sa lutte avec l'évêque Guichard Tavelli en 1375; de l'abbé THÉODORE SEILER: *Antoine de la Tour*; du chanoine BRINDLEN: *Guichard de Rarogne*, joués respectivement à Mörel en 1853 et 1885<sup>1)</sup>, à Bürenchen en 1872, à St-Germain, près Rarogne, en 1890, à Brigue en 1897 et 1905, à Unterbäch en 1906, à Ferden, Kippel.

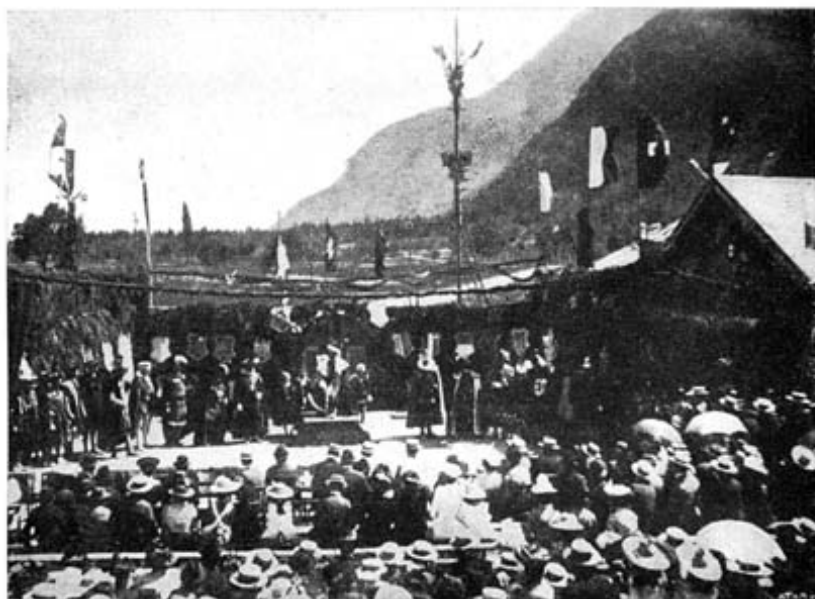
La Mazze apparaît encore dans *Blanche de Mans*, par P.-J. KÄMPFEN, jouée à Loèche en 1865, et dans l'opéra du même nom tiré du roman de Ch.-L. DE BONIS par MM. DURUZ et HÄNNI et joué à Sion en 1894.

Un épisode du long duel entre le Haut-Valais et la Savoie, *Le combat de Viège*, du 20 décembre 1388, mis sur la scène par le chanoine KALBERMATTEN fut joué à Brigue en 1863, à Unterbäch en 1886 et 1904. Aux mêmes endroits (1897 et 1903, 1909) on applaudit aux *Combats de Finges de 1798 et 1799*, de CLÉMENT BORTIS et aux *Derniers jours de la République*, du chanoine BRINDLEN.

Ferden en 1900, Wyler en 1927 se laissaient attendrir par un drame roulant sur les mêmes tragiques événements: *Die Freiheitskämpfe von 1798*.

L'émule bas-valaisan de *Thomas in der Bündt*, *Le Gros Bellet* de Val d'Illiez qui secoua comme il le méritait le gouverneur de Monthey, Dr. SCHINER, vit ses exploits célébrés à Sion, 1871, Monthey, 1870 et en dernier lieu, sur la place publique de son village natal en 1925. A propos du nom de SCHINER, on peut s'étonner que la carrière si agitée du cardinal n'ait pas tenté quelque dramaturge valaisan: le sujet serait-il trop délicat, trop complexe, ou le héros pas assez populaire? A ma connaissance, seuls deux étrangers à notre canton, l'abbé RÉMY dans *L'Avoyer d'Arsent* et G. FISCHER dans son *Cardinal Schiner* (1901) ont osé aborder ce redoutable personnage. Etrange également le silence où sont relégués l'épiscopat si fertile en incidents d'HILDBRAND JOST, et la magistrature non moins mouvementée d'ANTOINE et de GASPARD STOCKALPER DE LA TOUR.

<sup>1)</sup> Les costumes avaient été dessinés par R. RITZ.



REPRÉSENTATION DE «CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE», A VOUVRY

I<sup>er</sup> Tableau: Déclaration de guerre.

*Photographie de M. Jules Michellod, à Mattigny.*



LOUIS CLO († 1920) dit BLONDEL a mis sa muse à la disposition des principales célébrités valaisannes, mais comme il visait, hélas! plus à la quantité qu'à la qualité, ses productions dramatiques sont mieux à leur place en portefeuille aux archives cantonales que sur les tréteaux.

L'horizon s'est élargi. Les barrières cantonales sont moins strictement fermées, les cloisons moins étanches. Les fastes saillants de l'histoire suisse et même de l'histoire européenne et mondiale pénètrent dans la chauvine vallée du Rhône.

*Guillaume Tell* ouvre la marche: qu'il soit de SCHILLER, d'AMBÜHL ou d'un auteur indigène (par ex. adapté par le père capucin SÉVERIN FUMEAUX, de Conthey), son succès est assuré; il enthousiasme les spectateurs à Martigny en 1861, à Blatten en 1871, à Kippel en 1872 et 1888<sup>1)</sup>, à Monthey en 1873, à Vouvry en 1882, à Champsec (Bagnes) en 1890, à Evolène en 1896, à Lens en 1906, à Rarogne en 1926, à Vernayaz récemment, et cinq à six fois sur la scène du collège de St-Maurice.

*Le Sonneur de cor*<sup>2)</sup>, qui le touche de près, du préfet BONDALLAZ de Romont fait salle comble à Vouvry et à Ardon en 1929.

Il est peu de pages glorieuses de l'histoire suisse qu'on n'ait fait revivre aux yeux du public valaisan. Oyez plutôt: *Orgétorix*, histoire primitive de la Suisse, à Brigue 1830. *Arnold de Melchtal*, à Viège 1924.

*Arnold de Winkelried*, à Wyler.

*Rodolphe de Habsbourg*, à Brigue 1886.

*La bataille de Morgarten*, à Unterbäch 1890, à Gampel en 1904, à Ferden.

*La bataille de Sempach*, à Kippel en 1888, à Ferden.

*La Délivrance de Werdenberg*, à Unterbäch en 1914 et 1918.

*Die Mordnacht in Zürich*, la conjuration du 20 septembre 1350, à Zurich, à Naters 1857.

*La bataille de St-Jacques*, Heldinnen und Heldenvolk, à Brigue 1865, à Kippel, à Unterbäch 1923.

<sup>1)</sup> Relevé dans l'agenda de poche du peintre R. RITZ, son impression sommaire sur cette représentation: «Begeisterung, Gefühl, Gute Aussprache, Cadenz, schöne Charakterfiguren, Akustik ausgezeichnet.» — <sup>2)</sup> Avec musique de l'abbé P. BOVET.

*La bataille de Nancy*, à Blatten, vers 1880.

*Adrien de Boubenberg* (de Grüniger) ou *La bataille de Morat*, à Brigue 1904, à Kippel en 1911.

*La Garde suisse à Rome, le 6 mai 1527<sup>1)</sup>*, à Kippel en 1926, à Brigue 1928.

*Die Schweizertreue*, à Brigue 1924.

*Die Guggler* à Tourtemagne 1913.

*Der Landstürmsleutnant et die Alplerschilpi* d'ANDRÉ ZIMMERMANN, à Ferden.

*La Garde suisse à Paris en 1792*, à Kippel 1927 et à Bûrchen 1928 (3 représentations).

*Die Mühle von Stanzstadt*, à Bûrchen 1926.

*Die Franzosen in Bitschji*, à Naters en 1924.

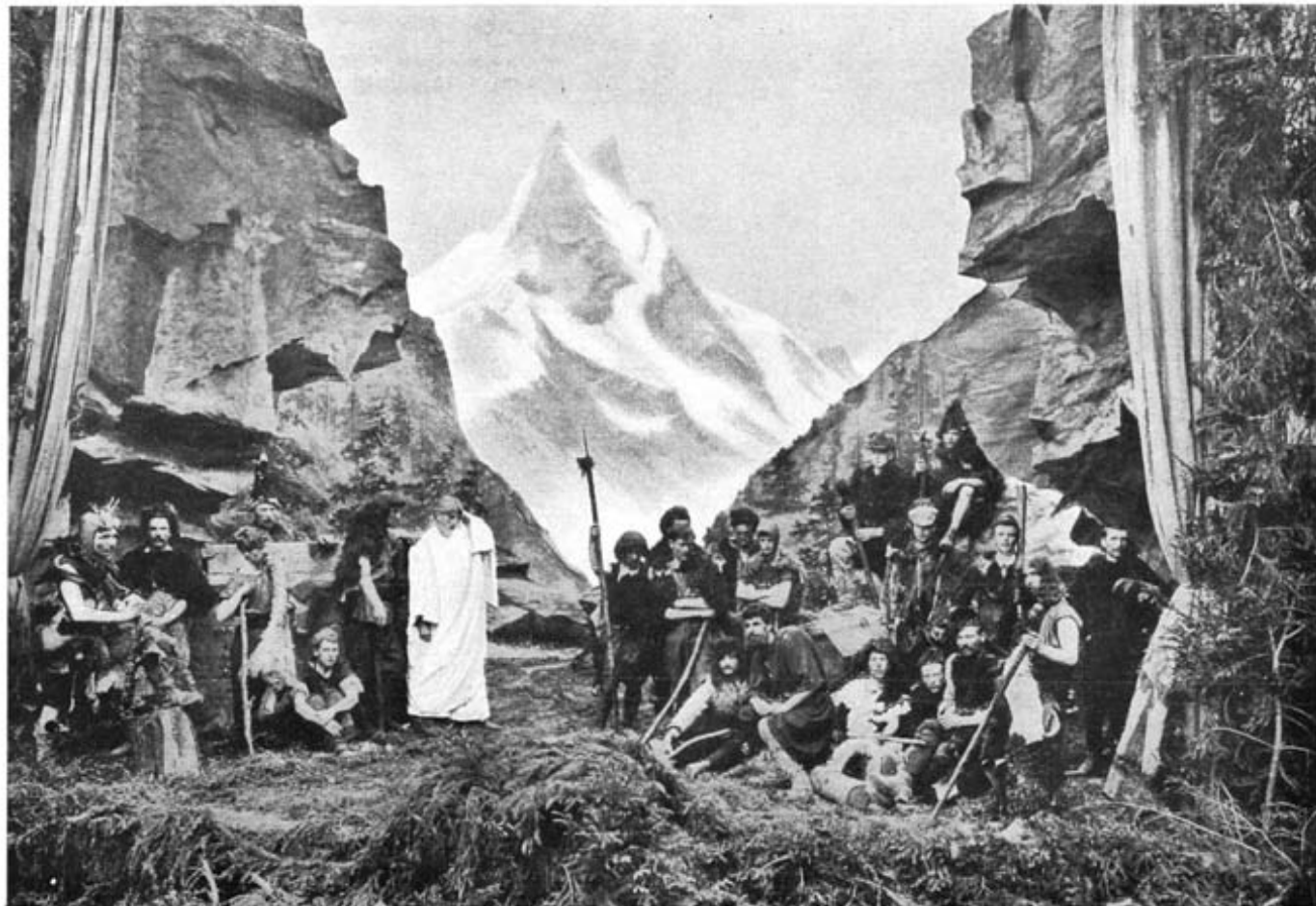
*La terrible journée de Nidwald*, à Conthey 1929, adaptation française de la pièce d'ACKERMANN, jouée elle-même à Biel (Conches) en mai 1930, à Tourtemagne en 1923, etc. Est digne d'une mention spéciale la courageuse tentative de la jeunesse de Vouvry d'entreprendre, sous la direction de MM. CARRAUX-PIGNAT († 1928) et HENRI DÉFAGO, instituteur, une série de représentations patriotiques. Encouragée par le succès obtenu par *Guillaume Tell*, en 1883, elle donna les 19 et 24 mars 1901, *Nicolas de Flue ou la Diète de Stanz* de l'écrivain vaudois VALLOTON-AUBERT (avec 150 participants), et les 1, 8, 15 juin 1902, *Charles-le-Téméraire* (Grandson, Morat, Nancy) en 9 tableaux par ADOLPHE RIBAU, avec 80 acteurs et 230 figurants.

Elle était en pourparlers avec ce dernier et envisageait pour 1904 une pièce à grand spectacle: *Le Valais à travers les siècles* (la légion thébénne, la Mazze, Schiner et Supersaxo, apothéose, etc.) et pour plus tard *Matthieu Schiner*. Malheureusement l'inondation du Rhône de juillet 1902, en anéantissant les récoltes de la plaine de Vouvry, empêcha la réalisation de ces grandioses mais coûteux projets.

La société théâtrale de Vouvry s'adressa alors au poète chanoine JULES GROSS, plus désintéressé que son confrère neuchâtelois qui prélevait le 7 % de la recette brute pour ses droits d'auteur. M. GROSS, fervent abstinent, leur envoya *Voilà l'Ennemi*, drame antialcoolique avec musique de CH. HËNNI. Mais les Vouvryens avaient de sérieux motifs d'en

<sup>1)</sup> Sac de Rome par les troupes de Charles Quint et dévouement héroïque des soldats suisses.





LA LÉGENDE D'ANNIVIERS

II<sup>e</sup> acte. — Zachéo devant Hermanaric et les guerriers de la vallée.

*Photographie de MM. Lacombe et Arlaud, Genève.*



vouloir autant à l'eau qu'à l'alcool et comme les deux précédents, ce projet alla à . . . vau-l'eau.

C'est encore le sentiment de la liberté qui se trouve exalté dans *André Hofer* le héros de l'indépendance du Tyrol, souvent mis à la scène entr'autres à Löttschen, à Brigue en 1898 et 1910, à Tourtemagne en 1922, et dans les *Martyrs de la Pologne*, inspirés à l'ancien conseiller d'Etat LÉON DE ROTEN par la sublime autant que vaine résistance (1863) des *Faucheurs* polonais à la tyrannie russe (Brigue 1889, Leytron 1893, Wyler, Unterbäch 1922, etc.).

Sœur aînée de l'histoire, la légende du terroir ne pouvait manquer de séduire les populations crédules de nos vallées, et celles aussi plus blasées des villes. Est-il besoin de rappeler la *Légende d'Anniviers*<sup>1)</sup> jouée à Vissoie le 9 août 1903? Bien que l'auteur, M. GUINAND et ses principaux interprètes fussent étrangers à notre canton, le choix du sujet, le cadre on ne peut plus naturel où il se déroulait, l'intervention du clergé, des magistrats et de la population indigènes, et surtout la profondément émouvante procession finale, au rythme des cloches, qui marquait le triomphe définitif du christianisme sur l'idolâtrie, tout contribuait à en faire une pièce authentiquement valaisanne. On en peut dire autant de la si connue *Nuit des Quatre Temps*, de RENÉ MORAX, étreinée à Mézières et redonnée à Naters, à Rarogne et à Sion en mai 1930.

Ce glacier d'Aletsch où le poète morgien situe le troisième tableau de son drame a également inspiré des auteurs locaux et leurs essais ont été couronnés du plus légitime succès: voici un opéra, *l'Aletschhöni*, poème de l'abbé professeur GRAND, musique du recteur J. IMAHORN, décors du peintre J. SALZGEBER, joué en 1921 au théâtre de Tourtemagne par le cœur mixte de Loèche, et qui reproduit la fameuse légende de *La Belle Milanaise*; voici un drame d'*Alt Schmidja* composé par un jeune homme, ARTHUR KLINGELE, fils du propriétaire de l'Hôtel Belalp, aux abords immédiats du glacier si fertile en légendes, avec musique de l'abbé J. BRANSCHEN, Requiem de GRUBER, décors de J. SALZGEBER; se déroulant en partie dans un monde de fantômes, ce drame illustre une des plus populaires croyances haut-valaisannes à la communion des vivants et des morts:

<sup>1)</sup> Des comptes-rendus illustrés en ont été publiés dans la Patrie Suisse et l'Echo des Alpes.

Anne-Marie, ravissante jeune fille est fiancée à Tony, mais un rival jaloux, en tuant celui-ci, anéantit pour toujours son bonheur. En souvenir du disparu, elle se consacre à la prière et au service des pauvres âmes.

Elle vieillit: Anne-Marie devenue la vieille Schmidja accueille en foule dans sa chambrette chaude les pauvres âmes errant la Nuit des Quatre Temps. Enfin arrive la délivrance, elle est réunie à jamais à celui qu'elle aimait. Après sa mort, apparaît le meurtrier qui, disparu depuis quarante ans, voudrait obtenir d'Anne-Marie le pardon de son crime et la délivrance de ses remords.

Désespéré à la nouvelle de sa mort, il veut se suicider, mais les prières d'Anne-Marie lui valent la miséricorde divine et il reçoit l'assurance du rachat de son crime par Anne-Marie elle-même qu'il reconnaît dans le cortège des trépassés.

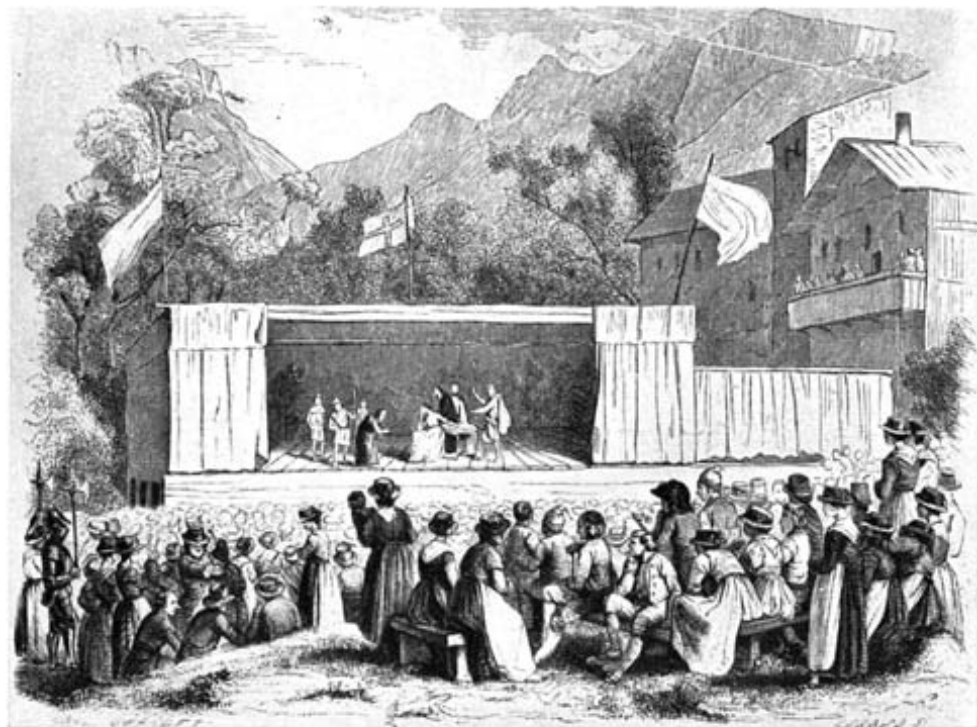
Le même poète KLINGELE a donné l'an passé (1930) dans son village natal, *Jocelyn*, le tueur de dragon (allusion à la œuvre fabuleuse de Naters), lequel oppose au tyrannique et infâme seigneur d'Ornavasso sa vaillance, sa loyauté et les élans d'un jeune et pur amour.

*Théoduline et Hugonette*, comédie valaisanne du poète JULES GROSS, jouée à Val d'Illiers en août 1928 n'a pas eu autant de succès, peut-être à cause du manque de recul dans le temps et l'espace, que son *Bon vieux Valais* représenté en 1907 par le club montagnard de l'Arolle au Casino de St-Pierre, à Genève.

Le village de Mission (Anniviers) a donné le 15 août 1930 *Le lys du chalet des Moyes*, pièce en trois actes, empruntée au terroir, et composée par un élève du gymnase de Sion.

L'énumération pourrait se prolonger. Je la suspends ici, conscient d'avoir démontré la vitalité du théâtre patriotique en Valais. L'idée émise à plusieurs reprises par le compositeur A. PARCHET de lui donner plus d'extension mériterait d'être prise en considération et . . . réalisée.

Dans son étude *Das Volkstheater in der Schweiz* (Aarau 1893) F. A. STOCKER établit une statistique du théâtre national en Suisse, basée sur des comptes-rendus de la presse répartis en trois périodes 1861—70, 1880—85, 1888—89. Il arrive à cette conclusion que le Valais occupe dans la Confédération le 11<sup>e</sup> rang par le nombre des sociétés dramatiques et le 12<sup>e</sup> par celui des pièces jouées, 41, dont 3 seulement auraient un caractère patriotique. Une remarque vient spontanément à l'esprit: les articles de journaux, surtout à cette époque, provenaient des centres, non des villages, surtout pas des villages de montagne. Si l'activité scénique de ceux-ci avait été connue de M. STOCKER, il ne fait pas l'ombre d'un doute que le pourcentage de 7 1/2 % de pièces patriotiques aurait été sensiblement plus élevé.



REPRÉSENTATION DRAMATIQUE A STALDEN (LE THÉÂTRE).

le 4 et 5 sept. 1842. Dessin de Ch. Girardet. D'après un croquis de R. Töpfer.



## 2. Répertoire religieux et moral.

Ce genre n'a rien perdu de sa vogue d'antan dans les villages de montagne, où le chef de la paroisse ou son vicaire continue à être le directeur d'office des « Theaterverein ». Depuis quelques années il a été remis en honneur, même en plaine, surtout dans les cercles « conservateurs ». Tant mieux quand la valeur littéraire des œuvres choisies va de pair avec l'autre. Une mention spéciale s'impose pour Rarogne, bourgade d'environ 800 âmes qui avec son village voisin St-Germain peut mobiliser jusqu'à 200 figurants et est en passe de devenir, toutes proportions gardées, un nouveau Selzach ou Oberammergau. Si l'ampleur prise par le théâtre de Rarogne, grâce surtout à l'énergie, au talent et au dévouement du peintre JULES SALZGEBER, secondé de son père et de ses frères pour la mise en scène, enchante des milliers de visiteurs, accourus même du dehors, sa redoutable concurrence, par contre, ne laisse pas de causer quelque inquiétude aux villages moins riches en ressources et en audace. Après avoir taté des chefs-d'œuvre classiques, Rarogne s'est spécialisé depuis quelques années dans les pièces religieuses et a restauré avec un rare bonheur le genre merveilleux. Il a donné entre autres :

*Mardochée et Esther*, en vers, de STEIGENBERGER.

*Herménégild*, roi des Visigoths d'Espagne, converti au catholicisme et martyr, du même.

*Sainte Cécile*, en vers, de CLARA KUMMER.

*Jedermann*, Chacun, d'HOFFMANNSTHAL.

*Paradis und Brüdermord*, Adam et Eve, de WIESER.

*Le Festin de Balthasar*, de CALDERON.

*La Passion du Christ*, en 15 tableaux, de KRALLICK.

*Antichrist und Weltgericht*, geistliches Spiel, en 10 tableaux et en vers, par l'abbé FRANZ JOST, vient de bénéficier d'une série triomphale de représentations (mai-juin 1930).

Dans le même district, Unterbäch à 1300 m. d'altitude et peuplé, avec les hameaux qui en dépendent d'environ 400 habitants, me semble battre le record de l'activité dramatique. En plus d'une construction spéciale en maçonnerie, ce village dispose d'une scène dans la salle communale. *Theaterverein*, *Jünglingsverein*, *Musikverein*, sans compter les enfants des écoles, rivalisent de zèle et d'entrain, stimulés par le curé ZENHÄUSER et son successeur ZENKLUSEN; deux à trois représentations annuelles d'un drame et d'une ou deux

comédies y sont monnaie courante. Mentionnons au hasard de nos notes :

1879, mai, *Ida de Toggenbourg*, d'après le chanoine SCHMID.

1879, octobre, *Rosa de Tannenbourg*, du même.

1880, *Das Blumenkörbchen*, du même.

1884, *Les Comtes de Toggenbourg*, de J. J. SAILER.

1891, *Geneviève*, la fille du duc de Brabant, d'après SCHMIDT.

1893, *Les Comtes de Ludwigsbourg*

1896, *Garcia Moreno*, le président de la République de l'Equateur, victime de ses principes religieux.

1901, *Saint Maurice*.

1902, *Ida de Toggenbourg*.

1903, *Saint Eustache*;

pendant quelques années, le genre historique prédomina.

1920, *Jean le Parricide*, du père BENZIGER, bénédictin.

1924, *Geneviève de Brabant*.

1925, *Saint Alexis*, du Dr. J. FAUST.

1926, *Ida de Toggenbourg*.

1928, *Rose de Tannenbourg*.

1929, *Das Vaters Fluch* (malédiction paternelle).

Si je comprends dans le répertoire édifiant, les *Ritterspiele*, ou romans de chevalerie dramatisés, d'après le chanoine SCHMIDT ou d'autres auteurs, c'est que ceux-ci sont adaptés dans un sens nettement moralisateur : l'innocence, la piété filiale, la fidélité conjugale triomphant du vice et recevant en fin de compte leur juste récompense. Le succès de *Rose de Tannenbourg* ne tarit pas ; son dévouement filial et ses malheurs émeuvent jusqu'aux larmes nos contemporains de 1930, comme ils ont ému leurs pères et leurs grands-pères à Stalden en 1842<sup>1)</sup>, à Brigue en 1849 et 1852, etc.

Il s'est joué à Vissoie entre 1850 et 1855, le drame de *l'Enfant Prodigue*. Celui-ci apparaissait déguenillé, gardant un troupeau de moutons à la Maschija, au nord du village, et dans sa faim mangeant de l'herbe. Ah ! que voilà du réalisme dépourvu d'artifice ! *L'Enfant Prodigue* fut rejoué à Lens en 1931.

Quelque temps auparavant, avait été représenté au sommet du village, au Bolengiers, *Joseph vendu par ses frères*. Ce spectacle biblique fut également donné à Wyler en 1876 et 1925, à Fiesch en 1851, à Visperterminen, à Nendaz en 1929.

<sup>1)</sup> La représentation en fut décrite avec force détails par R. TOEFFLER dans ses *Nouveaux voyages en zig-zag*.



Le chanoine IN-ALBON composa une apothéose du christianisme *Die Glaubenshelden*, les Héros de la foi, à la façon de Fabiola, sujet emprunté à l'ère des persécutions et joué entr'autres à Brigue en 1862 et 1890, et à Sion en 1879. Il en existe une variante française, *Les Martyrs sous Néron* jouée à Saint-Luc (Anniviers), en 1924<sup>1)</sup>, à Venthône en 1929; une pièce de mêmes moule et inspiration *Christenglauben und Tyrannenmord* s'est donnée à Naters en 1926.

Il serait étonnant que même aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, un hommage ne soit pas rendu aux saints patrons du pays. Je n'en connais pas d'adressé à saint Théodule et c'est regrettable, étant donné les prodiges qu'on lui attribue<sup>2)</sup>. Par contre *Saint Maurice* fut applaudi à Brigue en 1833 et 1885, à Ferden, à Unterbäch en 1901 (*Der heilige Mauriz und die Thebaier*, par le chanoine KALBERMATTEN), à Chalais en 1906 et 1908, à Conthey (*La Légion thébéenne*, par le chanoine J. GROSS). Ce dernier a en outre versifié un drame de Saint Bernard de Menthon (*Le Héros des alpes*), qui n'a pas été joué en Valais, mais par contre à Fribourg. Coïncidence curieuse: les mêmes saints Maurice et Bernard ont aussi tenté le professeur JOST<sup>3)</sup>, de Brigue, et le français HENRI GHÉON, un restaurateur des anciens mystères, dont les deux productions ont été mises à la scène par les collégiens de St-Maurice en 1926 et 1927.

*Saint Sigismond*, roi de Bourgogne et insigne bienfaiteur de ce dernier couvent, n'a pas été rejoué, que je sache, dans le Bas-Valais, depuis BÉRODY; Brigue l'entreprit en 1835.

*Sainte Catherine* enfin, autre protectrice du diocèse et populaire aux derniers siècles, a été reprise par les jeunes filles de Saas Fee en 1927, et plus tôt, à Lötschen.

Toujours dans le même genre, signalons encore:

Vers 1840, à Lötschen, *Sainte Barbe*, *Saint Vitus*.

Sans date, à Bürchen, *Dr. Pfiffikus*, ou chute de l'orgueil et triomphe de l'honnêteté.

1851, à Fiesch, *Le Chaste Joseph*.

1853, à Saas Fee, *Amandus*, ou sauvé en entendant la messe.

<sup>1)</sup> J.-B. BOUVIER en a donné une relation sous le titre: *Un mystère en Valais*, et avec un étonnement qui rappelle celui de LA FONTAINE ayant découvert Baruch, dans *La Suisse*, journal genevois. — <sup>2)</sup> Voir entr'autres le poème épique que lui a consacré en 1501 le chanoine FISCHER DE HABSBACH. — <sup>3)</sup> Le premier a été joué aux collèges de Schwytz et d'Engelberg, le second n'a pas été joué.

1849 à Brigue, et 1854 à Tourtemagne, *La Grotte de Saint Beat*, l'apôtre chargé par saint Pierre d'évangéliser l'Helvétie.

1862, à Sion, *Die Sühne*, l'Expiation, de KÖRNER.

Sans date, à Visperterminen et à Wyler (Lötschen), *Saint Alexis, Joseph.*; à Belten, *Antiochus*.

D'après KÄMPFEN, il se joua entre 1850 et 1865 environ 30 à 40 pièces sur les scènes haut-valaisannes; en l'absence de prospectus, ou de communiqués à la presse, elle-même réduite, les détails et les précisions nous font défaut.

1878, à Wyler, *Joseph en Egypte*.

Vers 1878 et 1925, ibidem, *Grausamkeit aus Aberglaube* (Cruel par superstition).

1896 et 1904, à Leytron, *Andaloma*, pièce inspirée par les missions africaines (intervention de sorciers).

1909, à Brigue, *Le dernier Hohenstaufen* (le triomphe de la papauté).

1912, à Ferden et à Ems, *Der Friedensengel*, du Père MAURUS CARNOT, bénédictin.

1924, à Oberwald, *La Malédiction paternelle*.

1927, à Ferden, *Otton III*, du Père CARNOT O.-S. B.

1927, à Bürchen, *Der Herrgottswinkel*.

1927, à Mörel, *Schuld und Sühne*.

1928, à Ferden et à Reckingen, *Die Kreuzritter*, du P. CEPPI.

1929, à Corin s. Sierre, *L'Expiation*, par LEVARDIN, donnée aussi à Vernayaz.

1929, à Lens, *L'Heure de Dieu*, drame moderne à thèse opposant le socialisme chrétien au socialisme athée.

1929, à Nendaz, *Joseph et ses frères*<sup>1)</sup>.

A Loc, s/Sierre, la société de chant de Randogne donna le jour de Pâques de cette année une comédie en patois local : *Oun Bior en l'ouès*, apologie de la saine vie paysanne. Et Fiesch (Conches) vit *Wolfram von Bondorf*, ou Expiation du fratricide.

### 3. Répertoire classique.

Cette catégorie ne nous intéresse que pour autant que les auteurs soient interprétés par des gens du peuple devant

<sup>1)</sup> Furent, entr'autres, jouées à Kippel (d'après liste communiquée par M. ESSNER) les pièces suivantes exaltant l'idéal national ou religieux : 1889, *Bataille de Sempach*; 1891, *André Hofer* (de Karl Immermann); 1898, *Délivrance de Vienne* (de A. von Berlichingen); 1908, *Franz Pizzaro*, du Père Maurice Carnot; 1909, *Placidus von Hohenrätzien*, du même; 1911, *Adrien de Bubenbergh*, de Grüniger; 1916, *Les Comtes de Uhlenhorst*; 1919, *Thomas in der Bündlen*; 1920, *Feurige Kohlen*, du Père Carnot; 1922, *Das Heiligtum von Antiochen*; 1924, *Harold*, de E. von Wildenbruch; 1920, *Der Tod der Schweizergarde*; de plus, *Thomas Morus*, *Lisardo*, *Mort de Garcia Moreno*, etc. (sans date).

des gens du peuple. C'est du reste l'exception, et pour cause, qu'ils le soient dans leur intégrité. Ils sont retouchés, édulcorés, assimilés, adaptés à la mentalité et aux conditions locales. Ainsi, par respect pour le sacrement eucharistique, la scène de SCHILLER où Marie Stuart reçoit le viatique de la main de Melvil est supprimée. Ailleurs, on adjoindra au texte original des chœurs, des personnages épisodiques, soit pour corser l'action, soit pour atteindre un public plus nombreux. Il existe aux archives du *Theaterverein* d'Unterbäch deux comédies du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans lesquelles on a introduit, pour les rôles familiers, le dialecte local.

Il est évident d'autre part, qu'à transplanter du SHAKESPEARE sur une scène rurale, des simplifications s'imposent dans l'ordre des scènes, et des amputations dans les passages trop subtils ou triviaux.

Les classiques les plus goûtés dans nos campagnes et nos vallées sont :

SHAKESPEARE, (*Macbeth*, joué à Brigue, à Wyler, à Rorogne, *Jules-César*, à Brigue 1902, le *Roi Lear*, à Rarogne 1913, *Hamlet*, à Kippel 1921).

CORNEILLE (*Le Menteur*, à Brigue 1824, *Le Cid*, à Venthône vers 1890).

MOLIÈRE (*Le Malade imaginaire*, à Loèche 1859, *Le Médecin malgré lui*, à Vissoie 1827, *L'Avare*, à Evionnaz 1878).

SCHILLER (*Marie Stuart*, à Feschel 1889, *Guillaume Tell*, à réitérées fois).

VOLTAIRE (*La Mort de César*, *Sémiramis*, *Mahomet* dans les collèges, *Zaïre*, à Sion en 1858).

TH. KÖRNER (*Le Garde de nuit*, *Le Cousin de Brème*, *Schuld und Sühne*, à Mörel 1927, *Die Sühne*, Sion 1862, *Zriny*, adaptation par EMILE RITTER, à Ems, à Viège 1926, à Brigue 1858).

KOTZEBUE (*Das Landhaus an der Heerstrasse*, à Unterbäch en 1880 et 1901).

Rarogne n'a pas hésité à mettre en chantier ;

*Bélisaire*, en vers de SCHINK<sup>1)</sup>.

*Le Doge de Venise*, en vers de REIDWITZ.

*Médée*, Trilogie de GRILLPARTZER.

*Les Niebelungen*, Trilogie de HEBEL.

*Der Sohn der Wildnis* de HALM.

<sup>1)</sup> Joué aussi à Wiler.

En 1807, les Messieurs de Sion offraient à Mgr. DE PREUX à l'occasion de son sacre la tragédie *Athalie*, de RACINE.

La prise de contact avec les auteurs classiques a exercé sur le langage, les manières et la culture générale de nos alpicoles une influence considérable. Elle leur a ouvert des horizons nouveaux. Plusieurs années après la représentation de *Guillaume Tell* à Kippel, les paysans citaient encore de mémoire les beaux passages de l'œuvre qui les avaient frappés.

#### 4. Répertoire local et comique.

A. Le Carnaval dans le Bas-Valais. — B. Le Wilde Mann dans le Haut-Valais.

##### A.

Les pièces de Carnaval, même sous un titre historique, jouées avant 1880 dans le Bas-Valais ont un cachet spécial, survivance de la Bazoche savoyarde, qui contraint de les classer à part. D'abord elles se donnent en plein air, parfois sous une bourrasque de neige ou sous la bise glaciale de février, sur la place publique ou dans les carrefours. La bouffonnerie y domine. Et le livret s'agrément et se complète de musique et d'exercices rythmiques ou gymnastiques. Auteurs et acteurs, souvent se confondant, s'appliquent avant tout à faire rire le public, à rester dans la « Stimmung » du jour au moyen de transparentes allégories et de piquantes satires.

Convient-il de citer, comme exemple probant, la discutable exhibition de la jeunesse octoduroise, le 27 février 1842? d'autant plus inopportune qu'un arrêté officiel défendait cette année-là toute mascarade sous peine de 1 à 25 frs. d'amende. Le Bas-Valais, en effet, était en pleine effervescence. Deux partis politiques, aussi extrêmes l'un que l'autre, s'affrontaient, se défiaient, recherchaient les prétextes d'en venir aux mains. Les « Jeunes-Suisses » de Martigny organisèrent un cortège où étaient parodiées des scènes de l'inquisition espagnole et poussèrent leur randonnée jusqu'à St-Maurice. Les prêtres et les chefs conservateurs s'émurent de cet outrage et mobilisèrent leurs partisans: il y eut bagarre, échange d'horions et même de coups de fusil; la jeunesse de Monthey accourut au secours de celle de Martigny avec ... deux canons; l'équivoque comédie s'achevait en drame, mais au point de vue historique, on ne contestera plus désormais l'existence des « victimes de l'inquisition »!

Voici des exemples heureusement plus bénins.

A Martigny encore, s'est maintenue jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, une fort ancienne coutume: «les jeunes gens se groupaient par 3 ou 4, et allaient de maison en maison jouer de petites pièces; ils appelaient cela des *rôles*; on les en récompensait par un verre de vin<sup>1)</sup>!»

De tout temps centre de l'opposition, un esprit frondeur anime les manifestations de ce chef-lieu. Vers 1859, c'était à l'occasion de l'ouverture de la ligne du Simplon, une charge «ferroviaire» (les Martignolains étaient mécontents de l'emplacement de leur gare, trop éloignée de la ville), soit la reconstitution, au moyen d'une file de chars camouflés, d'un train de voyageurs, avec commentaires à l'avenant. En 1861, c'est *Guillaume Tell* qui est à l'honneur; son cortège suivi de la barque classique descend à Monthey. L'historien-notaire HILAIRE GAY et le rédacteur ROBERT MORAND retracèrent en 1880 les fonctions comme châtelain de Martigny de l'impitoyable PIERRE SCHINER. Un arracheur de dents se faisait, sur la mâchoire du tyran, l'artisan de la vindicte populaire.

En 1882 les mêmes imprésarios montaient en spectacle *Les Premiers jours de l'Indépendance valaisanne* (200 figurants); confirmation des franchises par Boniface de Challant après le combat de Loèche en 1294.

Ce fut un personnage extraordinaire que *Farinet* le faux monnayeur qui termina dans les gorges de Saillon en avril 1880 son aventureuse carrière. Un paysan bagnard, CHARLES MICHELLOD, doué d'un don naturel de chansonnier, s'avisa à Carnaval 1879 ou 1880 de composer une comédie de circonstance, où transparaissaient les allusions de complicité de certains Entremontans avec le Valdostain; il n'en fallut pas plus pour que le livret fut saisi et la représentation suspendue.

Personnellement, je me souviens vaguement d'une bouffonnerie *Barbe Bleue* jouée à Saxon à même la grand'route à Carnaval 1888 ou 89, par un autre Bagnard, le tailleur BRUCHEZ, de facétieuse mémoire.

Ces productions du crû, sans prétention ni mérite littéraires, n'en sont pas moins caractéristiques.

Le bourg de Monthey tient le record quant au nombre, au bon goût, à l'originalité des spectacles de «Carmentran»,

<sup>1)</sup> Communication de M. PH. FARQUET. Du même, article au «Nouvelliste valaisan» sur le Carnaval à Martigny (février 1929).

grâce à l'heureux caractère de ses habitants, grâce aussi à la présence d'hommes « à la hauteur », pour employer une expression familière, comme le docteur BECK, l'avocat DURIER, MARIUS MARTIN; sont à signaler :

1870, *Le Gros Bellet*.

1873, *Guillaume Tell*.

1875, *Les Arts et Métiers*.

1876, *Don Quichotte* (90 acteurs).

1878, *La Mazze en Valais*.

1895, *Monthey à travers les âges*, pièce historique en deux tableaux : la comtesse Bone de Bourbon octroyant les franchises au bourg (1352), Mangourit, résident français, ruinant le Valais sous le prétexte de l'émanciper (1798).

La capitale a également bénéficié du concours d'organisateurs de valeur : l'ingénieur CLO, le peintre RITZ, l'avocat CHARLES SOLIOZ. Y furent donnés entr'autres :

En 1871, *Le Gros Bellet*; en 1879, *L'Aurore de l'indépendance suisse*; en 1898, *La Mazze* ou *La foire de Brigue en 1414*, et les *Combats de la Morges et de Finges en 1798*.

Enfin, la jeunesse sierroise présente en 1876 une bouffonnerie, sous le titre, *Les Colporteurs*.

## B.

### *Der Wilde Mann.*

« Au XVI<sup>e</sup> siècle, écrit J. BÄCHTOLD dans son histoire de la littérature allemande en Suisse, avaient lieu au début du printemps des *Mummenfeste*, auxquelles se rattache le *Sauvage*, der *Wilde Mann*, qu'on représentait chaque année à Bâle, en Valais et ailleurs. » Il n'y a guère d'analogie entre le *Sauvage* du Valais et celui de Bâle et de Littau, l'un des plus connus, que dans leur ancienneté.

Et la question peut, à mon avis, se poser si notre *Sauvage* n'est pas une réminiscence, peut-être même un descendant direct de la *Mazze*. Il existe entre eux certains traits de ressemblance qui paraissent tenir plus de la parenté que du hasard.

La *Mazze*, ce mode d'ostracisme propre au Haut-Valais, était figurée par une tête grossièrement façonnée; or dans les documents officiels du XVI<sup>e</sup> siècle, rédigés pour la plupart en latin, elle est désignée sous le nom de « vir sylvestris », l'homme des bois, le sauvage. De plus le héraut qui la portait, « l'avocat de la Mazze », débitait sous forme de psalmodie ou

de chanson satirique les griefs du peuple contre ses maîtres, exactement comme le « Weibel » du *Wilde Mann*.

Un interrogatoire par devant justice du 14 janvier 1514, conservé aux archives bourgeoises de Sion, mentionne la première strophe d'une de ces plaintes :

Ich bin ein alter, greiser Man  
Und süch das recht, den gemeinen Man  
Des ich bin lang gewesen an  
Des bin ich worden ein armer Man.

La suite de ce protocole fait allusion à une autre plainte rimée, commandée au même chansonnier, PIERRE AMBIEL familier de SCHNER, par les membres de la « *Societas Matzie* » où il devait entre autres reprocher à celui-ci : 1° que les gens cités en tribunal ne pouvaient obtenir justice; 2° que la mine d'argent de Bagnes était épuisée et ne pouvait plus rien rapporter aux patriotes; 3° qu'il leur avait fait des promesses sans les tenir. Hélas! les 17 citoyens qui avaient formé le chœur « irrespectueux » de la Mazze furent condamnés à des amendes variant de 3 à 400 livres<sup>1)</sup>.

De fonds stéréotypique, variant peu ou prou de forme au gré des circonstances locales, on repère le *Wilde Mann* à Loèche, à Rarogne, à Viège, à Herbriggen, à Balschieder, à Lötschen (jusque vers 1870), en Conches, à Tourtemagne<sup>2)</sup> mais il tend à disparaître, son ton par trop trivial et agressif ne convenant plus à notre génération plus raffinée.

Les relations autrefois fréquentes entre la vallée de Viège et celles d'Anniviers et d'Hérens sont-elles pour quelque chose dans la présence à l'état exceptionnel, sporadique, du *Sauvage* dans le Bas-Valais? Car il fut joué à Ayer vers 1850; on s'y souvient du diable importunant un ermite; mais les seuls vestiges palpables en sont les sobriquets d'*Ermite* et du *Diable* conservés par les familles des deux principaux acteurs...

La dernière représentation du *Wildemannsspiel* fut reprise, après une interruption de quinze ans, à Balschieder en 1926

<sup>1)</sup> D. IMZSCH, Walliser Landratsabschiede 1514, ART. BËCHI dans Archives des traditions populaires 1914. — <sup>2)</sup> Il y fut joué en 1906, 1913 et 1916, mais il n'en existe pas de livret. Le tribunal s'était installé sur la place du village, tandis que l'ermite et le sauvage avaient leur cabane sur la colline qui domine le village à l'est. La poursuite du « *Wilde Mann* » par le capitaine et les chasseurs partait de là pour se prolonger jusqu'à Thenen. Intervenant aussi une sorcière qui était finalement condamnée à être brûlée vive dans sa hutte mais parvenait à s'échapper des flammes avec son chat noir à la grande hilarité de l'assistance.



et 1928. Situé à l'entrée de la vallée de ce nom, en face de Viège, ce village se trouve au pied d'un coteau passablement incliné, parsemé de buissons et de blocs de pierre et terminé à son sommet par un bosquet de chênes. C'est sur cette déclivité et dans un pré attenant au village que l'action se déroule, comportant trois parties qu'on pourrait intituler le crime, la poursuite des coupables, le réquisitoire et le châ-timent. Nus pieds et portant une robe de bure, un ermite prie dans sa hutte de chaume agrippée au flanc du coteau. Dans le fourré de chênes, gisent les trois sauvages, accoutrés à l'avenant. Ils se dirigent vers la cabane de l'ermite qu'ils houspillent et maltraitent et dont finalement ils incendient la demeure. La victime descend à travers le village conter sa mésaventure au tribunal qui siège dans le pré. Le juge écoute la plainte et mobilise la force armée (*die Jaeger*).

Les chasseurs revêtus d'anciens uniformes se lancent à la poursuite des brigands à travers buissons et pierriers, non sans lâcher de nombreux coups de fusil. Refoulés vers le village, les malfaiteurs sont cernés de tous côtés et ap-préhendés.

Ligottés et enchainés, ils sont conduits devant le juge; celui-ci en frac et en cylindre et à cheval sur une vieille bourrique, est flanqué d'un huissier armé d'un sabre rouillé, et d'un greffier porteur d'in-folios reliés de parchemin. L'in-terrogatoire commence, suivi d'un long protocole versifié, qui constitue précisément l'originalité de la pièce, car il endosse les inculpés de toutes les mésaventures, tous méfaits commis ou subis de loin ou de près; aucun fait-divers de la contrée qui ne soit passé en revue dans ce réquisitoire. Les coupables feignent de s'écrouler sous la gravité et la quantité des crimes qu'on leur reproche et entendent en fin de compte leur arrêt de mort, exécuté séance tenante en terrifiant exemple.

Voici à titre d'échantillons, quelques courts extraits du dernier réquisitoire; il a de la verve, de l'esprit, et est dégagé de la trivialité qui les déparait autrefois.

... Doch jetzt ein Wort zu diesen gottvergessenen Dieben.  
Nur stehlen, wildern, morden, thut ihr lieben,  
Kein Keller, keinen Stadel den ihr nicht besucht  
Land auf und ab man euren Thaten fluchet.  
Doch heute sei euch euer Ziel gesteckt  
Zwei Stunden noch und dann seid ihr verreckt!



Derweil die Leute ruhig in den Betten hocken  
 Macht ihr euch leise auf die Socken  
 Macht selbst nicht Halt vor der modernen Mädchen-Kammer.  
 In welchen seidne Strümpfe, abgeschnitten Zöpfe hangen.  
 Denn auch in Balschieder gibt es Modeaffen  
 Die noble Toilette schwingen, statt etwas zu schaffen  
 Mit einem Bubikopf, statt sittsam Kleid nach alter Sitte  
 Sind dünne Strümpfe Trumpf und Röckchen kaum zur Mitte,  
 Ein Modenhut, Halbschuhe thun nicht mangeln  
 Sie glauben damit eher einen Mann zu angeln!

Ein Dorf nur wird vom Wilden Mann verschont  
 Weil sich der Aufstieg bis dahin nicht lohnt  
 Nach Eggerberg, auf dieser sogenannten Strasse thuts ihm grausen  
 Dort bindet man sogar die Katzen an gehen sie zum Mausen,  
 Gar zu gefährlich ist der Weg dorthin, aus Feld und Stein  
 Ein Sturz und jeder schlägt sich da den Schädel ein.

Des Nachts und Morgens wenn es tagt  
 Macht er auf Fuchs und Fische jagt  
 Schon oftmals sprang er fort entsetzt  
 Der Graben war bereits besetzt  
 Ein anderer Fischer der ihn kennt  
 Der fischte dort hat kein Patent  
 Mit räuberähnlich leisem Schritt  
 Fängt Fische er mit Dynamit.

Le poète n'épargne personne et ne se gêne pas de  
 diriger l'un de ses traits même contre les Conseillers fédéraux :

Und erst in Bern im Bundeshaus  
 Da schaute es nicht besser aus.  
 Kein einziger Herr Bundesrat  
 War auf dem Büro dort parat  
 Der eine sei zur Mustermess  
 Der andere am Schützenfest,  
 Der Dritte im Urlaub im Tessin  
 Und wieder einer sonst wohin  
 Der sechste war am Fussballmatsch,  
 Der siebente beim Kaffeeklatsch . . .  
 etc., etc.

Mais la forme n'est pas toujours aussi classique, et le  
 texte du « Wilde Mann » n'est pas toujours écrit. Il est laissé  
 à l'imagination et à l'esprit d'un loustic local, qui improvise  
 ses saillies au fur et à mesure, au gré de sa fantaisie et  
 d'après les « têtes » de son auditoire.

# VI. Sociétés théâtrales. — Statuts.

Villette paisible et dévote, siège d'un patriciat non dépourvu de prétention, St-Maurice s'enorgueillissait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une miniature du salon de Rambouillet — à la maison Quartéry, je suppose — où la « Société » jouait la comédie<sup>1)</sup>.

Je ne le mentionne que pour mémoire, de même que la *Société dramatique* fondée à Sion en 1841 — tombée en léthargie pour ressusciter en 1858, et disparaître pour de bon — précisément parce que ces « Sociétés » n'avaient rien de populaire.

Entre 1860 et 1865 il y eut sur notre sol une véritable floraison d'associations dramatiques; STOCKER n'en a pas démembré moins de 19.

Martigny-Bourg eut la sienne; les animateurs en furent un certain MIGNON, professeur français déserteur, puis le régent EMILE GUER.

A St-Maurice, pendant un quart de siècle (1865-1890), JULES DE STOCKALPER, officier retraité de Naples, se dépense sans compter pour propager le goût de l'art dramatique. Sierre eût dès 1876 son groupe qui débuta par *La Main invisible*.

En 1878, c'est le tour d'Unterbäch; en 1882 celui de Kippel; en 1890 celui de Ferden de grouper en société constituée les amateurs de théâtre. Parmi les localités possédant les sociétés les plus actives, il convient de signaler Loèche, Varone, Tourtemagne, Gampel, Rarogne, Bûrchen, Viège, Embd, Herbruggen, Brigue-Gliss, Naters, Mörel. La plupart d'entr'elles ont construit des *Theaterhaus*. Les cercles dramatiques de Monthey, Sion, Martigny (*Le Masque*, fondé en 1930), Sierre, sont pour des raisons connues à classer hors-concours dans cette énumération.

Voici pour terminer un modèle-résumé des statuts du « Theaterverein » d'Unterbäch, fondé en 1878 et présentant un caractère vraiment populaire<sup>2)</sup>.

Le but est de représenter tous les 3 ans (2 ans par la suite) quelque *Komödie* pour l'instruction et l'édification des sociétaires et dans l'intérêt général de la commune. (Art. 1). Il est nommé une commission de 5 membres chargée de choisir l'emplacement du théâtre, de diriger le travail, et de tenir une comptabilité exacte (unverfälschte Rechnungen). (Art. 2).

<sup>1)</sup> Une allusion à ce cercle littéraire se trouve aux archives de Rivaz, à Sion.  
— <sup>2)</sup> J'exprime ma reconnaissance à M. le Révérend curé ZENKLUSEN qui a mis tant d'empressement à me renseigner.

Cette commission est rééligible après chaque représentation et ne peut se retirer avant d'en avoir organisé une. (Art. 3).

Le morceau choisi pour chaque représentation doit être présenté à M. le curé et approuvé de lui. (Art. 6). L'autorisation obtenue, les rôles sont copiés et répartis d'après les capacités, le caractère, le physique des sociétaires, etc. (Art. 7 et 8).

Les membres sont tenus d'accepter les rôles confiés et de les exercer avec patience et bonne humeur, « weil mit Kopfhängerei und Halstörigkeit der wahre Zweck nicht erreicht würde. » (Art. 9).

Le bénéfice des représentations ne doit dans aucun cas être réparti entre les acteurs « car on ne fait pas partie d'une société par intérêt ou gloriole », mais être appliqué intégralement au fonds du théâtre et éventuellement affecté à un but pieux ou charitable. (Art. 11). Un membre ne peut se retirer ni être congédié de l'association, à moins que sa présence n'y devienne impossible. Il peut alors se faire remplacer. (Art. 13 et 14). Un candidat agréé par le comité et la société est tenu de payer à la société une canette de 4 litres de vin. (Art. 15).

Les femmes ne peuvent faire partie de la société. Toutefois, si pour une pièce importante et faute de personnel suffisant, on a besoin de leur concours, on les renverra immédiatement après la représentation en les remerciant pour leur serviabilité mais sans rétribution financière quelconque. (Art. 16). A la mort d'un membre, la société fait célébrer à ses frais une messe chantée et un office des morts pour le repos de son âme. (Art. 17).

Il est formellement interdit de danser aux répétitions ou aux réunions de la société (Art. 18), et d'y tenir des propos indécents. (Art. 20). L'exclusion d'un membre a lieu en présence de toute la société. (Art. 21).

#### *Pénalités.*

Celui qui abandonne son rôle la première quinzaine après la répartition paie 10 fr. d'amende, la 2<sup>e</sup> quinzaine 20 fr. et à partir de la 3<sup>e</sup>, 40 fr. Toute indiscretion est passible de 15 ct. d'amende, tout mensonge portant préjudice à la société de 1 fr.; toute absence aux répétitions de 20 ct.; le fait d'appeler en dehors des répétitions un collègue par son nom de rôle, 1 fr.

Le refus de payer une amende entraîne l'exclusion de la société en assemblée générale et sans indemnité.

Le membre qui ne joue pas de rôle verse 3 fr. à la caisse. Il est interdit d'emporter quoi que ce soit du théâtre sans déposer une garantie de 50 fr.

## VII. Dramaturges valaisans.

P. PAULUS AMHERD (1825-1887) d'Obergesteln, capucin, curé à Ulrichen, auteur d'un *Thomas in den Bünden* oder *Freiheitskämpfe von Wallis*.

BÉRODY GASPARD (1580—1646) de St-Maurice, notaire, puis chanoine de l'abbaye, chroniqueur et auteur dramatique fécond: *Combat de Mars et d'Apollon* (1612), *Les Noces de Cana* (1613), *Mystère de Saint Maurice* (1620), *Histoire de Saint Sigismond* (1632), *La Passion et la Mort de N.-S. Jésus-Christ* (1639).

BÉRODY GUILLAUME († vers 1670) son frère, capucin, fait jouer en 1626 à St-Maurice le *Mystère du Saint-Sacrement*.

BESSE DES LARZES MAURICE (1812-1874) de Bagnes, professeur en France, auteur de deux tragédies: *Frédégonde et Brunehaut*, et *Nabuchodonosor*.

BIOLEY PIERRE (1880—1929) de St-Maurice, pharmacien à Orbe, Monthey, Moudon, auteur d'un drame inédit en vers *Le Gros Bellet*, avec chants d'A. PARCHET.

DE BONS CHARLES-LOUIS (1809—1879) de St-Maurice, homme de lettres, poète et romancier, Conseiller d'Etat, puis président du Tribunal de St-Maurice, compose *Le Page de Jacques V*, joué par les élèves du collège.

BORTIS CLÉMENT (1815-1884) curé de Grengiols, de 1854 à sa mort, auteur de trois drames: *Thomas in den Bünden*, *Die Mazza im Wallis*, *Der Pfinkrieg vom 1878—79*.

BRINDLEN JOSEPH (1860—1918), préfet du collège de Brigue, curé de Gliss, chanoine de Sion; auteur de drames: *Die letzten Tage der Republik*, *Freiherr Witschard von Raron*.

DE CHASTONAY OTTO (1876) de Sierre, avocat, greffier puis juge dès 1929 au Tribunal cantonal, auteur d'un drame inédit: *Les Anniviards*, scènes de la vie d'Anniviers.

CLO LOUIS ELIE († 1920), dit le petit Clo ou Blondel, de Sion, a adapté à la scène quantité de personnages ou d'épisodes valaisans, d'après les nouvelles ou romans de CH.-L. DE BONS, RAMBERT, DU BOIS MELLY, etc.

COURTHION LOUIS (1858—1922) de Bagnes, homme de lettres et journaliste à Genève, a laissé parmi ses manuscrits une pièce en trois actes: *L'Enfer des Diablerets*, épisode de l'éboulement de 1714.

DESCHALLEN LUCAS (1766—1821) de St-Nicolas, auteur d'une adaptation du drame: *Die Grafen Philibert und Rudolph von Paqueville, oder Bruderliebe und Ehreue*.

DURUZ ALBERT, alias SOLANDIEU (1860— ), publiciste à Sion, a mis en opéra, en collaboration avec CH. HËNNI, professeur de musique, *Blanche de Maus*, de CH.-L. DE BONS et *Les Derniers Chevaliers de Goubing* de LÉON DE ROTEN; auteurs également d'une opérette: *Le Carnaval de Savièze*.

EBENER W., de Kippel, avocat, Dr. en droit, greffier du Tribunal cantonal, auteur de deux mystères en vers inédits: *Das Jüngste Gericht*, en 10 tableaux, et la *Tragédie d'Abel*.

GAY HILAIRE (1849-1909) de Martigny, notaire et professeur, établi à Genève, a composé les livrets de *Pierre Schiner* et des *Premiers jours de l'Indépendance valaisanne*, joués à Martigny en 1880 et 1882.

GROSS JULES (1868) de Martigny-Bourg, chanoine du Grand St-Bernard, composa entre autres: *Le Héros des Alpes*, *La Légion thébéenne*, *Le Bon Vieux Valais*, *Théoduline*, *Voilà l'Ennemi*, *Allons boire un verre!* et d'autres piécettes édifiantes à l'usage des patronnages ou des Boys-Scouts.

GUERRATI GABRIEL, notaire à Monthey, y fait représenter en 1623: *Histoire de plusieurs qui se laissent conduire et gouverner par fol espoir et tromperie*.

IMBODEN JEAN-PIERRE (1686—1764) de St-Nicolas, curé de St-Nicolas, auteur de six tragédies populaires.

IMSAND HERMANN, d'Ulrichen, émigré vers 1885 en Argentine où il fonda et rédigea le *Courrier suisse du Rio de la Plata*, auteur d'un drame patriotique: *Les Défenseurs*, 1913.

IN ALBON FRANÇOIS XAVIER (1860—1918) de Tourtemagne, préfet du Collège de Sion, chanoine de Sion, a composé *Les Martyrs de la Foi sous Néron* et une *Légion thébéenne*.

JOST FRANZ (1874— ), de Geschenen, abbé, professeur au Collège de Brigue, auteur d'un *Saint Bernard de Menthon*, d'un *Saint Maurice*, d'un *Jugement dernier* en vers, représenté à Rarogne en 1930, *des héroïques combats des Schwytzois en 1798*.

KÄMPFEN PIERRE JOSEPH (1827--1873) de Geschenen, curé à Varone, historien et poète, a laissé entr'autres *Thomas*

in der Bünden, *Der Köhler von Valenzia*, épisode de l'Inquisition, *Blanche de Manz*, etc.

KLINGELE ARTHUR (1900— ), hôtelier à Naters et Belsalp, a dramatisé deux légendes haut-valaisannes: *D'alt Schmidja*, *Jocelin der Drachentöter von Naters*.

KALBERMATTEN JOSEPH MARIE († 1896) de Rarogne, chanoine de Sion, auteur de: *Die Visperschlacht von 1388*, et d'un *Saint Maurice*.

LIABEL P.-L., valdôtain d'origine, chanoine du Saint Bernard, prieur de Martigny, y fait jouer en 1640 une *Vie de Saint Bernard*.

MEX ALPHONSE (1888) bourgeois de Bagnes, né à Yverne, inspecteur d'assurances à Territet, auteur de quelques vaudoiseries, drames, comédies et vaudevilles: *La Politique à Sami*, *En marge du Code*, *Conscience* drame, etc.

PEYROLLAZ OSCAR (1874—1923), fonctionnaire et historien de Sion, mort à Paris, fait représenter en 1920 par la Muse de Lausanne un vaudeville: *Les Naufragés de Bellegarde*.

PLATTER THOMAS (1499—1582) de Grächen (Viège), imprimeur, humaniste, professeur, établi à Bâle, y fait jouer en 1553: *Der Wirt zum durren Ast*, l'hôte de la branche sèche.

RITZ GARIN (1706—1773) de Selkingen, curé de Reckingen puis de Münster, artiste sculpteur et auteur dramatique, a écrit un *Jugement dernier*, une *Nativité du Christ*, un *Saint Jean Baptiste*, un *Saint Antoine de Padoue*.

DE ROTEN LÉON LUCIEN (1824—1898) de Rarogne, conseiller d'Etat, poète, historien, auteur de plusieurs drames: *Die letzten Ritter von Gubing*, *Peter von Raron*, *Der Polens Opfertod*.

DE ROTEN RAPHAËL (1860) de Rarogne, recteur, inspecteur scolaire, auteur d'un drame *Anton zum Thurm oder Die Herren von Niedergestelenburg*, et d'une revue locale historique: *Aus Rarons allen Tagen*.

SEILER THEODOR (1850—1930), de Ritzingen, curé à Nestthal (Glaris), auteur de quelques drames et comédies: *Anton von Turm* (1900), *Falsches Geld* (1903), *Souwarow* (1904), *Donata* (1904) ou Retrouvés devant la Crèche, *Mancapan* ou Les chevaliers de Mörel (1928).

DE SÉPIBUS FERDINAND († 1910), de Mörel, chef de gare à Rarogne, zélé organisateur de manifestations théâtrales et auteur de plusieurs pièces: *Der Aelpler* (joué à Brigue), *Wischard de Raron*, *der Dirrenberg* etc.

SIEGEN JEAN (1886) de Blatten, curé à Feschel puis prieur de Kippel, historien et poète, auteur de deux mystères non encore joués : *Die letzten Tage*, *Der Segenssonntag*, en vers.

TSCHHEINEN MAURICE (1808—1889) de Naters, curé de Grächen, folkloriste et auteur de quelques drames populaires, entr'autres d'une adaptation de *Das Blumenkörbchen* du chanoine SCHMID.

### VIII. Conclusions.

Le dimanche 22 juin 1930, 2 à 3000 curieux, amorcés par une habile publicité des C. F. F., se sont rendus à Kippel pour y voir la procession du *Segenssonntag*. Cette cohue m'a attristé, car à ce taux-là nos villages perdront bientôt en simplicité, en naïveté, en naturel et en pittoresque ce qu'ils peuvent gagner au point de vue matériel et ce sera dommage.

Exactement une année après, le 7 juin 1931, un spéculateur d'un nouveau genre organisait sur l'hippodrome de Morges un combat de vaches d'Hérens. C'était le moment de l'inalpe, moment où nos vachettes manifestent leur goût du grand air et leurs instincts belliqueux; près de 5000 spectateurs étaient accourus. Mais malgré toutes les sollicitations, toutes les excitations, malgré les airs irrésistibles, semblait-il, d'un orchestre (un combat de vaches en musique, Ciel, où allons-nous?) les héroïnes du jour, désaxées, dépayées, restèrent coites, impassibles, magnifiquement indifférentes, voire dédaigneuses. Et comme le seul point de ressemblance avec leurs montagnes natales était un gazon vert et tendre, elles le broutèrent, comme si de rien n'était, avec le calme d'une conscience incorruptible.

Et j'ai compris mieux que jamais pourquoi les fabulistes, pour nous donner des leçons méritées, se servent de nos frères inférieurs : l'instinct animal aurait-il plus le sens de l'adaptation et des proportions que l'intelligence humaine, dont nous sommes si fiers?

Non, une cérémonie religieuse, une représentation de théâtre populaire ne sont pas un divertissement, une attraction destinés à la foule anonyme, indifférente et gouailleuse, «aux étrangers», j'entends par là ceux qui ne sont pas pénétrés de notre esprit ni respectueux de nos traditions. Il y a des choses qui ne s'industrialisent pas, qui ne se monnayent pas.



Le jour où nos alpicoles monteront sur le plateau avec l'impression qu'ils sont un objet de curiosité, avec une arrière pensée de lucre ou de vanité (« *Geld gewinns oder vergänglichen Ruhms* » comme disent les statuts d'Unterbäch), ce jour-là notre théâtre populaire sera bien compromis, car il ne sera plus qu'une grotesque mascarade. Et sa disparition complète serait préférable à un abâtardissement ou à une survivance artificielle, où le chiqué règnerait sur la scène et le snobisme dans la salle.

Par quoi le remplaceraient-ils?

Je ne pourrais trouver de meilleure réponse à cette question ni de meilleure conclusion à ces pages que la réflexion inspirée au fin lettré, à l'ardent patriote RODOLPHE TÖPFFER, par la représentation de *Rose de Tannenbourg* à Stalden: « Malheur aux petits peuples qui n'ayant pas, ne pouvant avoir une scène nationale, empruntent à de puissants voisins leurs histrions et leur théâtre, et importent au milieu d'eux avec les mœurs de troupe et de coulisse, l'habituel spectacle d'affections, de préjugés, de sympathies, de préventions, qui ne leur appartiennent pas en propre, et qui devraient leur être à jamais étrangers! Malheur aux républicains qui n'ayant pas, ne pouvant pas avoir une tragédie saine, nationale et religieuse comme le fut la tragédie grecque, appellent dans leur cité, pour y être versés et offerts à leurs familles, les poisons de ce poème tantôt impur, tantôt dévergondé, presque toujours moqueur de l'honnête et flatteur du vice, qu'on appelle comédie, drame, vaudeville! De leur républicanisme, ils n'ont plus que le nom; de leur dignité de peuple, plus que le souvenir; de leurs mœurs, plus rien. »

Soyons optimistes et croyons, mieux encore, coopérons à la vitalité, à la survivance, à la prospérité du théâtre populaire, du *bon vieux* théâtre populaire valaisan.

\* \* \*



## Annexes.

I. Analyse d'une pièce de théâtre populaire patriotique *Die Visperschlacht 1388, oder: Die Befreiung des Oberwallis vom Joche Savoyens durch die Zenden, Goms, Brig, Visp und Raron*, par le chanoine JOSEPH KALBERMATTEN<sup>1)</sup>.

Nous sommes à l'avant-veille de Noël 1388. Les paysans hauts-valaisans exhalent leur ressentiment contre la Savoie et ses alliés, les Bernois, les de la Tour, les de Compesio. C'est un Savoyard qui siège à l'évêché de Sion et le Comte Rouge, Pierre II, occupe la vallée du Rhône jusqu'à Sierre. Il réclame des Valaisans une indemnité de guerre de 100.000 florins, qu'ils ne peuvent ni ne veulent payer, n'ayant pas souscrit à la capitulation. Aussi se préparent-ils à la revanche; ils choisissent pour chef le vieux seigneur Pierre de Rarogne, rival personnel des de la Tour, et les capitaines Wyler et Lowiner. Survient un messenger qui annonce l'approche des «Savoyards» par les divers passages de montagne. Une mobilisation générale est ordonnée. (1<sup>er</sup> acte.)

Les délégués des sept dizains supérieurs tiennent une sorte de conseil de guerre. Pour semer la zizanie dans leurs rangs, les Compesio répandent le bruit que Rarogne aspire à la domination du pays. Rarogne recommande l'union et la concorde. Jean de la Tour se présente de la part du comte de Savoie et exige la reddition de Viège. Rarogne demande trois jours de réflexion et Wyler, qui voit dans le froid intense qui sévit, un précieux allié pour ses compatriotes engage ceux-ci à mettre leurs armes en lieu sûr et à accueillir leurs ennemis avec sang-froid. (2<sup>e</sup> acte.)

Antoine de la Tour, banni du pays pour sa participation au meurtre de l'évêque Tavelli, pénètre avec 8000 hommes dans Viège qui ne réagit pas. Il déduit de cette passivité que les Valaisans ont peur et se résignent à la capitulation, d'autant plus que leurs chefs s'interposent à nouveau pour éviter une effusion de sang. Intraitable, Antoine de la Tour leur donne à choisir jusqu'au lendemain entre la soumission et les horreurs du pillage et du massacre. Rarogne lui promet ironiquement de lui apporter le lendemain la réponse des patriotes.

<sup>1)</sup> L'abbé ZENKLUSEN a donné de cette pièce une nouvelle version (1930).

Et les Savoyards, illusionnés, réveillent aux frais des Valaisans qui leur versent à flots du *Heidenwein*, le vin des Païens du coteau de Visperterminen, dont on connaît les perfides effets. C'est dans un état d'ivresse complète et chancelants sur leurs jambes, qu'ils gagnent leurs cantonnements, tandis que les femmes et les vieillards de Viège vont en procession à Gliss implorer le secours de Notre-Dame et que les hommes dérivent dans les ruelles du bourg les eaux de la Viège, sitôt transformées en verglas. (3<sup>e</sup> acte.)

C'est Noël. Les patriotes apportent à Antoine de la Tour une réponse qu'il ne prévoyait pas. Ils mettent le feu aux greniers où dorment les Savoyards avinés. Munis de crampons, ils prennent, malgré l'énorme infériorité numérique, facilement le dessus sur leurs adversaires tibutants sur les pavés verglassés. Des chars hérissés de faux achèvent le carnage. La moitié des Savoyards reste sur ce singulier champ de bataille; les survivants sont pris de panique. Jean de la Tour est tué, mais son frère Antoine réussit à s'échapper en emmenant comme otages les deux fils de Rarogne dont il s'est emparé par trahison. (4<sup>e</sup> acte.)

Les débris de l'armée savoyarde se sont retranchés sur Salquenen. Antoine de la Tour s'applique à les rallier et à prendre sa revanche. Encerclé de tous côtés par les Valaisans, il propose à Rarogne l'alternative ou de retirer ses troupes ou de voir mourir ses enfants dans d'atroces tourments. Le combat s'engage. La neige qui tapisse la plaine de Salquenen se teint du sang des Savoyards. La victoire des Valaisans est complète, — licence poétique — mais attristée par un acte de barbarie qui révèle toute la bassesse d'âme de la Tour: les deux fils de Rarogne sont décapités et leurs têtes envoyées à leur père.

Les patriotes bénissent le Dieu qui les protège et apportent comme trophées à l'église de Gliss les drapeaux conquis sur l'ennemi. (5<sup>e</sup> acte).

\* \* \*

II. Personnages du *Jugement dernier* joué à Rarogne en avril, mai, juin 1930.

Dieu le Père		Le Juif errant, Ahasver	
Le Christ		Jonathas	} des Juifs
La sainte Vierge		Gédéon	
Saint Pierre		Bathuel	
Des Apôtres		Abiron	
Saint Michel	} Archanges	Rachel	
Saint Gabriel		Rébecca	
Saint Raphaël		Salomé	
Uriel			
Anges			* * *
Ames du purgatoire		L'Antéchrist, Titan	
	* * *	Son prophète: Bascanos.	
Pierre II, Pape		Son général: Blaberos.	
Un cardinal		Béatrice	} Courtisanes
Garde		Jézabel	
Hénoch		Iris	
Elie		Suite du Titan	
Egbert	} des Croisés		* * *
Radbod		Lucifer	
Gratien		Démons	
Agathon			* * *
Mélanie	} des Chrétiens	Au jugement et à la résur-	
Witrud		rection: Des corps et des âmes;	
Bilhild		Des bons et des méchants.	
Eutropie			* * *
Alruna		Peuple, guerriers, enfants.	

Tableaux: 1. Au ciel. 2. A Babylone, l'Antéchrist. 3. Dans le Walserfeld. 4. Jérusalem, triomphe de l'Antéchrist. 5. Sur le Mont Moriah, dans le Temple. 6. Les chevaliers apocalyptiques; dernières plaies. 7. Sur le Mont des Oliviers, Chute de l'Antéchrist. Fin du Monde. 8. Résurrection des morts. 9. Jugement dernier. 10. Au ciel et sur la terre renouvelée.





